Illinois U Library

6 JUILLET 1952

France

N° 354 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

A DEAUVILLE

Sur les fameuses planches la foule s'entasse sans se soucier beaucoup de la mer, qui n'est qu'un élément du fastueux décor où se plaît une clientèle de luxe. Dans ce décor s'est déroulé le match de tennis qui oppose traditionnellement des parlementaires anglais à des parlementaires français. Ceux-ci comptaient dans leur équipe un jeune ministre, M. Félix Gaillard.

DANS CE UMÉRO

★

e 14 juillet
aréchal Juin.

★

n croisière
s côtes d'Italie.

★

Visite
x antiquaires
parisiens.

★

Dans
rands festivals
nos envoyés
spéciaux.

★ PASSEZ VOS VACANCES EN CORSE..

Ile Rousse . Août 1952

Passons en Corse à l'Ile Rousse de merveilleuses vacances. Sommes à l'Hôtel Napoléon Bonaparte Cadre idéal, confort parfait Vous conseillons faire comme nous. Amitiés

★

C'est à cheval que le facteur rural fait sa tournée en Corse. Grâce à sa monture, il surmonte les difficultés du terrain et peut atteindre les fermes d'accès malaisé.

8me ANNÉE — NUMÉRO 354

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

26 JUILLET 1952

« MERCI, MON CHER, ET MERCI A TOUS LES MAROCAINS »

Les grandes écoles, et particulièrement Saint-Cyr, ont recueilli tout au long du défilé des acclamations qui ne furent pas non plus ménagées...

... aux parachutistes et aux légionnaires, dont bérets roses et képis blancs, symboles d'une longue tradition d'héroïsme, sont justement populaires.

Ce second bâton étoilé a été offert au maréchal par la population marocaine, et ces chefs sont venus à Paris spécialement pour le lui offrir.

LE 14 JUILLET DU MARÉCHAL JUIN

Fête de la nation, le 14 juillet est la fête de l'armée. Chaque année, un grand défilé militaire marque cette journée, et celui de 1952 revêtit un éclat particulier. La remise au maréchal Juin de son bâton de commandement n'y fut pas étrangère. La cérémonie officielle fut d'ailleurs complétée par plusieurs autres manifestations où les amis et les anciens compagnons d'armes du nouveau maréchal de France lui exprimèrent leur attachement. Le 12 juillet, ce furent les colons du Maroc qui offrirent à M^me^ Juin un bâton de rouge à lèvres semé d'étoiles dont chacune s'ornait d'un brillant. Le 13 juillet, aux Invalides, MM. François Castex et Jean-Guy Duchâteau, entourés des anciens du corps expéditionnaire français d'Italie, firent don d'un fanion à leur chef qui, à son tour, leur remit le drapeau de leur association. Enfin, le 15 juillet, de hautes personnalités du Maroc, et à leur tête le général Guillaume, résident général, ont remis au maréchal, au Pré-Catelan, le bâton offert par l'ensemble de la population marocaine à celui qui, pendant plusieurs années, représenta la France dans l'empire chérifien.

Après la cérémonie officielle de remise du bâton, le président de la République, le maréchal Juin, le président Pleven et M. P. de Chevigné regagnent la tribune, d'où ils assisteront au défilé des troupes.

Au Cercle militaire le maréchal Juin reçoit les félicitations des chefs...

... marocains et des généraux alliés, notamment du général Ridgway (à dr

Remise du drapeau aux anciens du C. E. F. Le maréchal présente au Glaoui le bâton de rouge — réplique en miniature de son propre bâton — offert à M^me^ Juin.

Avant la remise du bâton, aux Champs-Élysées.

Deux amis du maréchal. **Ci-dessus :** El Glaoui ; **ci-dessous :** le général de Monsabert, qui commanda sous Juin la 3^e^ D. I. A.

Les anciens d'Italie — S.-G. Duchâteau et F. Caste donnent au maréchal le fanion qui ornera son bur — La chasse aux autographes (à droite : M^me^ du Lu

SUR LA « RESPONSABILITÉ DES ÉLITES »

par GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française.

Que signifie le mot d'élite ? Comment se forment les élites ? A quels besoins doivent répondre les élites ? Les élites, en France et dans le monde, sont-elles, présentement, dignes de leur devoir ? Telles sont les questions que posait et traitait, le mois dernier, M. le pasteur Marc Bœgner, dans une de ces libres controverses qui sont l'honneur de l'Académie des sciences morales et auxquelles je prends part, assez régulièrement, avec toujours plaisir et profit.

Que le mot même d'élite exprime le choix, voilà qui restera clair jusqu'au moment où les réformateurs de l'orthographe imagineront quelque nouvelle et absurde graphie. Que les élites soient nécessaires à la vie d'une société bien construite, voilà ce que ne sauraient mettre en doute même les rêveurs intempérants des nouvelles politiques. Reste à savoir si les élites remplissent leur mission dans la conjoncture présente. Le pasteur Marc Bœgner s'est montré sévère, comme peut l'être un clerc chargé d'expérience et qui, pour exercer noblement son ministère, doit morigéner non seulement les multitudes, mais aussi les inspirateurs et les chefs de ces multitudes. Quant aux méthodes appliquées dans un pays comme la France pour engendrer des élites, le pasteur Marc Bœgner s'est contenté de quelques indications. J'aimerais donc de résumer ici mes réflexions personnelles sur ce problème capital.

Pendant longtemps, les fonctions de l'élite ont été réservées, en France, à une aristocratie héréditaire qui savait, éventuellement, distinguer, sinon dans le peuple, du moins dans le tiers Etat, tel ou tel sujet de valeur et l'atteler à son char. Depuis plus d'un siècle et demi, la France, comprenant que le monde allait changer d'allure, que la crise de civilisation déterminée par l'application de la méthode inductive tourmentait l'humanité, en bref, qu'il fallait se préparer à de grands événements, la France, dis-je, a fait le nécessaire pour chercher ses élites dans un réservoir presque inépuisable, dans le peuple. Naturellement, certaines familles illustres ont pu, au long des siècles, donner des sujets remarquables. Mais le sang s'épuise : les mariages consanguins, la nécessité de conserver la fortune, la jouissance même des biens matériels, toutes ces raisons travaillent à l'affaiblissement des élites héréditaires. La France du XIX^e^ siècle a donc parfaitement compris qu'il lui faudrait choisir, dans le peuple, les éléments les mieux doués. Elle a, petit à petit, mis en action un système scolaire qui donnait aux élèves méritants le moyen de s'élever et d'accéder à l'élite, de « sortir de l'ombre inférieure », comme dit le narrateur de *la Chronique des Pasquier,* car c'est très exactement à ce grand objet que j'ai consacré les dix volumes de mon long récit. Sans aller outre j'ajouterai que les méthodes nouvelles, celles qui sont pratiquées depuis une trentaine d'années, celles des tests, de la psychotechnique et de la pédagogie scientifique, me semblent devoir non pas augmenter « le rendement » dans la production des élites, mais, au contraire, produire un nombre infini de déclassés et, pour tout dire, de « ratés ». Pour juger des facultés d'un enfant, le bon sens est plus nécessaire que les chiffres, que les courbes graphiques et les équations savantes. On s'en apercevra plus tard quand le gâchis mettra la société française en péril.

Les méthodes imaginées par les Français, au lendemain de la grande révolution, assuraient aussi le renouvellement des élites. Car les élites s'usent assez vite dans notre existence fiévreuse. La France est au nombre des pays favorisés : elle est féconde en hommes de talent et de génie. Cela tient peut-être à la qualité démographique, assurément aux traditions, au climat, au terroir et donc à la nourriture. Les peuples qui ne jouissent pas d'un régime alimentaire abondant et varié — chargé de certains éléments rares et précieux — ne donnent pas d'individus remarquables. Un fait est certain, c'est que jamais la France, même dans le vacarme du nouveau siècle, n'a cessé de produire des hommes du premier rang, c'est-à-dire des philosophes, des savants, des lettrés, des artistes, des chefs d'entreprise, des chefs militaires, des administrateurs, des éléments de ce que l'on appelle aujourd'hui « les cadres », enfin des saints et des héros.

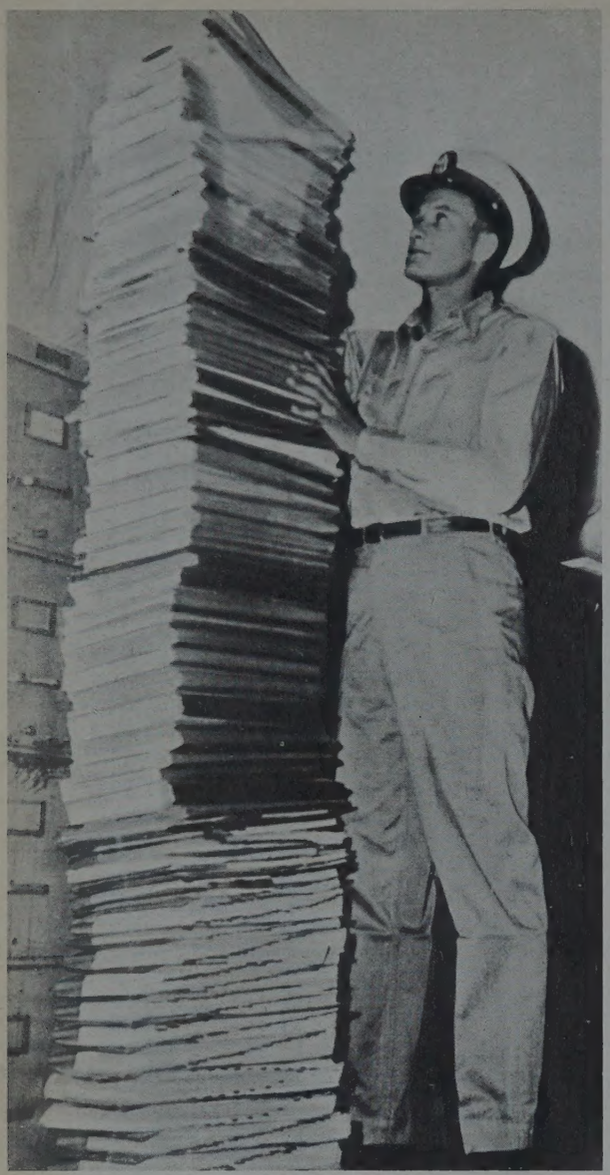
Est-il vrai, comme le donne à entendre le pasteur Bœgner, que les élites du monde moderne ne répondent plus toujours à ce qu'attendaient les maîtres qui les ont formées et qui les observent ? Est-il vrai que les élites manquent trop souvent à leur devoir en présence de certains grands problèmes comme ceux de l'alcoolisme, ceux de la justice ? Est-il vrai qu'elles n'ont pas protesté avec assez de courage contre les crimes de l'antisémitisme, par exemple ? Est-il vrai que les élites aient parfois succombé à la peur ? qu'elles aient, par égoïsme, laissé se développer le mouvement des revendications révolutionnaires ? Il est impossible de faire à ces reproches une réponse catégorique et générale. Certains des éléments des élites ont rempli tout leur devoir, d'autres ont cherché des biais pour se dérober à ce devoir. Ce qu'il importe de noter, ce sont les défaillances et les erreurs dans les méthodes pédagogiques sur lesquelles une nation moderne se fonde pour élever ses élites.

Le développement de la technique, la multiplicité des connaissances nécessaires, l'affaiblissement des religions dont l'action n'est pas encore suppléée par les catéchismes politiques, toutes ces raisons ont joué pour diminuer considérablement la place donnée jadis dans les programmes à l'instruction morale et civique. Autrefois, un enfant, même s'il fréquentait l'école laïque, n'était pas sans connaître quelque chose sur le lent cheminement de l'éthique, sur les axiomes successifs de la morale hébraïque, de la morale grecque, puis de la morale chrétienne. L'instruction civique lui était prodiguée par des maîtres convaincus. Le mot de morale avait un sens qui ne pouvait être tourné en dérision. Il existe encore une profession, la profession médicale, où l'enseignement technique est accompagné d'un enseignement qui porte le nom de déontologie ou science des devoirs. Autrefois, le propos était de faire non seulement de bons ingénieurs, de bons techniciens, des hommes savants et capables dans leur spécialité, mais aussi de faire de bons citoyens qui seraient, en outre, autant que possible de braves gens.

Le pasteur Bœgner a raison de déplorer la décadence de cet enseignement moral et civique dont les hommes de mon âge ont observé les résultats. La plupart des hommes qui parviennent, par exemple, au pouvoir, à de hautes situations administratives, à la notoriété, au succès personnel semblent ignorer que la gloire d'un homme ne lui appartient pas en propre, qu'elle appartient d'abord à la collectivité qui la lui a donnée, que cet homme est, comme dirait Corneille, « comptable » de cette gloire à la nation qui l'a vu naître, à l'humanité tout entière, ensuite et nécessairement.

Hélas ! de telles réflexions feront sans doute sourire les hommes des temps nouveaux, ceux qui se croient les élus des temps futurs, ceux qui pensent que la plupart des fonctions jusqu'ici confiées aux élites seront demain remises à des machines ingénieuses qui pourront tout faire ou presque tout : compter, écrire, accomplir même les travaux de la création artistique ou littéraire, porter la mort, rendre la justice, que sais-je ?

Dans le désarroi présent des élites, on pourrait espérer que les académies, par exemple, joueraient ce rôle que je m'obstine à leur présenter, que je les adjure d'accepter : celui de magistratures intemporelles et sereines. Oh ! ne soyons pas trop exigeants, trop confiants ! Ne nous laissons pas trop emporter par les rêves ! Mais quand, justement, une académie fait ce que nous attendons d'elle, alors réjouissons-nous et saluons, remercions !



UN AN DE POURPARLERS
PLUS DE DEUX MÈTRES DE DOSSIERS

Le 10 juillet dernier il y a eu exactement un an que s'ouvraient les négociations d'armistice en Corée. Les représentants des Sino-Coréens et des Nations Unies se rencontrèrent à Kaesong pour une première session. A ce moment il y eut vraiment beaucoup d'espérance et l'on crut très proche la cessation des hostilités. Il fallut bien vite déchanter. Les représentants communistes soulevaient à tout moment de nouvelles difficultés et apportaient une ingéniosité tout à fait extrême-orientale à retarder la conclusion d'un armistice. Les pourparlers furent rompus, puis repris. La conférence se transporta à Pan Mun Jom et continua, tantôt semblant près d'aboutir, tantôt paraissant rejeter si loin les possibilités d'accord qu'on pouvait craindre une nouvelle rupture et une reprise intensive des hostilités.

Déjà Pan Mun Jom a conquis un titre : celui de la plus longue conférence d'armistice de l'histoire. Une année de conversations aigres-douces, et même orageuses, ne pouvait pas ne pas engendrer une paperasse énorme. On en aura une idée en disant que les seuls comptes rendus sténographiques des pourparlers ont exigé l'emploi de 75 rames de papier. Ces comptes rendus, — qu'un officier, sur notre photographie, est en train de ranger — pèsent ensemble 250 kilos et, empilés, ils atteignent 2 m. 30 de hauteur !

Un certain optimisme s'est depuis peu fait jour quant à l'issue des négociations. « Nous approchons », disait il y a quelques jours un porte-parole allié. On peut donc penser, après tant de controverses, d'ergotages, de propositions insidieuses des communistes pour faire traîner en longueur les conversations que celles-ci ne sont plus très loin de leur terme et que la paperasse cessera de s'entasser à Pan Mun Jom.

LE PRÉSIDENT DIDIER SE PORTE BIEN JACQUES DUCLOS AUSSI

AUX QUATRE

Tout républicain, à le prendre pour véritable, s'indignera du procédé d'intimidation « à la bombe » employé à l'égard du magistrat qui fit libérer Duclos. Libre au président Didier d'être un actif « combattant de la paix ». Mais libre au Conseil supérieur de la magistrature d'apprécier s'il convient qu'un haut magistrat ayant à connaître des délits politiques puisse être à la fois juge et partie. En tout cas, ceux qui clament que le régime est « fascisant » auront reçu un démenti des juges, qui n'ont pas craint de décider, à tort ou à raison, que, puisqu'il y a doute, le flagrant délit ne pouvait être retenu contre Jacques Duclos, et ils ne pourront pas appeler à l'action (lisez les cahiers de Jacques Duclos) sous le prétexte que le gouvernement emploie des procédés de fascistes. Quoi qu'on en dise, la leçon de fermeté a porté.

Il est en effet intéressant de constater, depuis le fameux 28 mai, le retour du parti communiste à des procédés moins empreints d'illégalité dans son action publique. C'est que le gouvernement, en appliquant des mesures vigoureuses de police et de justice, a cassé les reins à l'émeute ; il a montré aux communistes que l'autorité n'était pas morte. L'action énergique, courageuse de MM. Brune et Martinaud-Deplat aura eu cet effet. On ne saurait trop les approuver.

VERS L'HÉLICOPTÈRE TRANSATLANTIQUE

Le rayon d'action des avions ne cesse de s'étendre et l'ère des raids héroïques qui valurent la gloire à Blériot, à Lindbergh pouvait sembler révolue. C'est pourtant un exploit du même ordre qu'ont tenté les pilotes de deux hélicoptères Sikorski 55 de l'armée de l'air américaine. Sept bonds pour relier Westover, dans le Massachusetts, à Wiesbaden, en Allemagne, quartier général de l'U. S. Air Force, un raid de 6.800 kilomètres : tel était le programme. De cette série de sauts au-dessus des icebergs de l'Atlantique-Nord, les plus périlleux font passer de Goose B (Canada) à la base BWI, au Groenland, pui Reykjavik, en Islande, et enfin en Ecosse Prestwick. Long de 1.400 kilomètres, ce dern trajet représente à peu près l'autonomie ma mum des appareils actuels. Aussi a-t-on mobi toute une armada aéro-navale pour parer dangers possibles. L'état-major américain pe que cette expérience lui permettra de décide les hélicoptères destinés aux forces station en Europe doivent être expédiées par bat ou s'ils les rallieront par leurs propres moye

COINS DU MONDE

JAND LE PRÉTENDANT FAIT PRÉSIDENT LES HONNEURS DE SON CHATEAU

RÉTENDANT officiel au trône de France, le comte de Paris n'en entretient pas moins les meilleures relations avec diverses personnalités de la IV[e] République. Le président Herriot a eu avec lui des conversations ils se sont, l'un et l'autre, montrés pleins atisfaction. Les fêtes qui se sont déroulées mment en Touraine à la mémoire de Léonard Vinci ont fourni au prince une occasion cueillir le chef du gouvernement. Il a reçu même, en compagnie de la comtesse de Paris, Antoine Pinay au château d'Amboise, dont st propriétaire. Guidé par un tel cicerone, résident ne pouvait que prendre grand plaisir tte visite. Et dans le discours qu'il prononça clôture du congrès M. Pinay évoqua cette uite de renaissances » de notre pays qui sont récompense des générations et des régimes ont fait la France ».

20.000 MILLIARDS SONT PRÉVUS POUR LA DÉFENSE NATIONALE AUX ÉTATS-UNIS

IEN que la période des vacances doive sans doute coïncider avec une intense activité diplomatique, il est peu probable que les relations entre l'Est et l'Ouest entrent dans une phase vraiment nouvelle avant l'élec- du président des Etats-Unis.

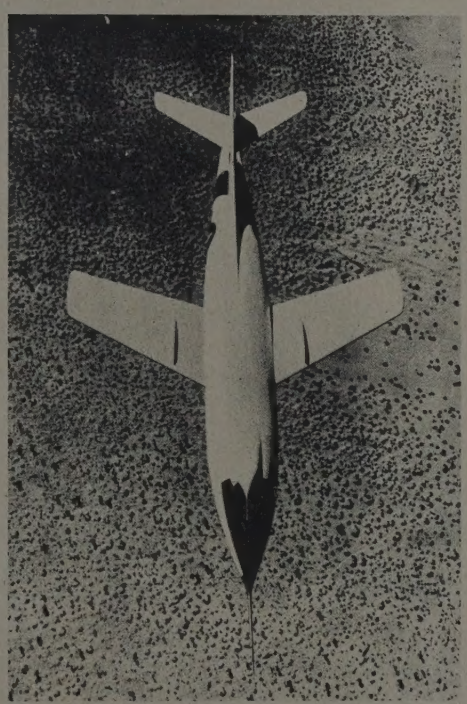
'Amérique cependant ne ralentit pas le me de sa production de guerre. C'est ainsi la construction des avions à réaction, ntenant adaptés aux exigences de la guerre Corée, et des nouveaux chars de combat ssamment cuirassés réussit par son impor- e à dissiper toutes les inquiétudes des erts. Le moment est proche, estiment ces niers, où une masse de plus en plus grande mes nouvelles pourra être répartie entre les s atlantiques, l'armée américaine se réser- t néanmoins l'usage des engins atomiques. eux chiffres seulement à l'appui de ces infor- ions : du 1[er] juillet 1952 au 1[er] juillet 1953 nérique dépensera environ 20.000 milliards francs pour ses forces armées, et sur cette me plus de 14.000 milliards seront consacrés équipement.

IL Y A MAINTENANT UN TROU DANS LE RIDEAU DE FER

CE trou a été fait par une station de radio, la R. I. A. S., installée à Berlin et fonctionnant sous contrôle américain. Ce poste s'adresse principalement aux travailleurs d'Allemagne orientale et leur enseigne la manière de résister aux pressions de leur gouvernement. Les empiétements officiels sur la législation sociale sont ainsi dénoncés par une série d'informations et d'avis pratiques qui obtiennent le plus grand succès.

Bien entendu, les autorités d'Allemagne orientale n'ont pas tardé à réagir en interdisant l'écoute de la R. I. A. S. et en incarcérant les délinquants. Elles viennent pourtant de subir un grave échec.

Le gouvernement de M. Grottewohl ayant décidé d'accélérer l'exécution de son plan quinquennal, c'est-à-dire de faire accepter par les ouvriers les « cadences infernales » si condamnables en régime capitaliste, la R. I. A. S. a conseillé aux intéressés de se grouper et de n'ouvrir de discussion avec les dirigeants communistes que dans des réunions de cent travailleurs au moins. Résultat : la mise en vigueur des cadences infernales vient d'être ajournée de six mois. Une belle victoire de l'unité d'action, dirait *l'Humanité*.



IL Y A UN AN UN AVION AMÉRICAIN DÉPASSAIT 2.000 KILOMÈTRES A L'HEURE

C'ÉTAIT un bruit, depuis longtemps. On sait maintenant de source officielle qu'un avion-fusée expérimental de la marine américaine, le Douglas *Skyrocket* D 588 11, a atteint au mois d'août l'an dernier la vitesse stupéfiante de 2.080 km.-h. et l'altitude record de 23.500 mètres, le tout en un vol de trois minutes. Le mur sonique étant désormais vaincu, la grande difficulté réside dans l'échauffement aérodynamique, contre lequel un système de réfrigération est installé sur l'avion, dont le pilote, Bill Bridgeman, portait des vêtements spéciaux.

PROPOS DU SCEPTIQUE

LA chasse au serpent de mer s'ouvrait jadis à l'époque où le fléchissement de l'actualité laissait à la presse internationale le loisir d'étudier les grands phénomènes naturels et surnaturels. Le serpent de mer méritait d'ailleurs l'attention qu'on lui accordait, car il alliait à un physique terrifiant la courtoisie caractéristique des animaux de bonne volonté. Quelque événement extraordinaire survenait-il à contretemps — guerre ou paix, raz de marée ou baisse des prix — le monstre ne quittait pas ses abîmes. Les journaux, au contraire, donnaient-ils des signes d'essoufflement, alors il surgissait des eaux et déroulait son anatomie sous les yeux du témoin de service.

C'était une bête commode et avisée, si parfaitement adaptée aux servitudes de l'information qu'on avait fini par croire à un contrat réglant ses activités sur celles de nos gazettes.

Le « progrès » a malheureusement détraqué une organisation qui avait, pendant des décennies, fonctionné à la satisfaction générale. La presse contemporaine ne s'astreint plus à pister le serpent de mer ou ses succédanés. La vie quasi-bourgeoise de ces créatures apocalyptiques décourage son public et son personnel. L'inventeur du monstre du Lock Ness, M. Mackay, ne vient-il pas de renoncer à cet exercice fastidieux en même temps qu'à la vie ? Du « sensationnel » à haute dose et vingt-quatre heures sur vingt-quatre, voilà la formule de l'avenir.

Cette conception révolutionnaire du journalisme incite, hélas ! à des imprudences regrettables. Les rédactions traditionalistes préparent, certes, avec beaucoup de soin la relève du serpent de mer et nous mijotent un « homme des neiges » de derrière les cavernes. Les autres n'y regardent pas de si près. Rompant avec des disciplines éprouvées, elles commencent leur campagne d'été au milieu du printemps, mais, croyant se placer à la pointe du sensationnel sérieux, elles s'installent, sans égard pour leurs trop crédules lecteurs, au sommet du canular.

C'est ainsi qu'on a vu un hebdomadaire illustré pubier à grand fracas la photographie authentique de soucoupes volantes saisies en plein ciel — et en formation d'escadre, s'il vous plaît ! — par un opérateur sud-américain. On apprend aujourd'hui que, si le document était authentique, les soucoupes l'étaient beaucoup moins et sortaient tout droit d'un atelier de menuiserie. Prendre des plateaux de sapin pour des soucoupes volantes n'est sans doute pas plus grave que de prendre des vessies pour des lanternes. Mais, outre que cela coûte baucoup plus cher, une pareille méprise porte atteinte au crédit de la profession.

De grâce, qu'on nous rende donc notre vieux serpent de mer, si peu cabotin qu'on le pouvait traiter de serpent à sornette et si peu sûr de sa propre existence qu'il ne nous a même pas laissé une photographie !

ITALIE 1952 : INVITATION AU VOYAGE

LES ITALIENS ONT ACQUIS UN « RÉFLEXE D'ACCUEIL » A L'ÉGARD DES TOURISTES ÉTRANGERS

Une croisière-reportage de PAUL MOUSSET

Un chemin de Damas peut passer par Gênes et finir à Trieste. Je viens d'en faire l'expérience, et le regret me poursuivra longtemps d'avoir négligé, méjugé jusqu'ici un pays et un peuple aimables entre tous. Rien, pensera-t-on, ne m'empêchait de m'aviser plus tôt de mon erreur : l'Italie se trouve moins éloignée de Paris que Tokio ou Formose.

L'occasion de ce voyage ? Une courte croisière dans la Tyrrhénienne et dans l'Adriatique. Depuis quelque temps j'entendais trop vanter les mérites du Lloyd Triestino et ceux de ses derniers paquebots pour ne pas désirer me rendre compte par moi-même de ce dont il retournait. Tâche maintenant accomplie et dont il serait facile d'établir un bilan dicté par la simple raison, si ne me sollicitait davantage le souvenir d'impressions, d'émotions incomparables.

Celle-ci, d'abord — et ce fut la première — quand le grand jour me réveilla dans mon compartiment du Paris-Rome. Il ne s'agissait que de montagnes, d'arbres et de ciel bleu. Mais le ciel était si pur, les montagnes se dressaient avec une dignité si grande, la verdure des arbres, des arbres magnifiques, frémissait dans une telle brume dorée que, comme envoûté, je ne parvenais point à m'arracher au spectacle. Des villages aux toits de teintes douces se serraient entre des champs où des paysans innombrables se courbaient vers la terre. Ainsi, sans presque s'en apercevoir, on approchait de Gênes, agglomération énorme de maisons tout en hauteur, aux toits presque plats, aux volets fermés contre la chaleur, aux rues grouillantes d'une foule apparemment active.

Densité, silence, activité de cette foule, ce furent-là, je crois, mes trois premiers étonnements, alors que je me rendais à la gare maritime, une gare monumentale, une des plus belles d'Italie, « due au fascisme », me fit remarquer quelqu'un, qui ajouta : « Si seulement Mussolini n'avait pas voulu forcer son talent... » Sa voix exprimait un regret. L'ordre des rues, l'air avec lequel carabiniers et douaniers exerçaient leurs fonctions ne semblaient pourtant pas indiquer un Etat faible. Mais, délaissant ces à-côté, je n'avais d'yeux que pour la ville, dont les maisons s'agglutinaient, se bousculaient, grimpaient les unes sur les autres, se lançaient à l'assaut d'un cirque de collines. Des forts les dominaient qui s'empanachaient de nuages, dont il ne semblait pas que la pluie dût jamais tomber sur ces demeures toutes plus hautes que larges, les plus anciennes affectant une architecture quelque peu tarabiscotée ; les plus modernes, de lignes sobres. Et ici je ne veux point seulement parler des immeubles construits, mais de ceux en construction. Quelques heures de train, une heure dans Gênes même suffisent à convaincre le voyageur de la rage de rebâtir ou simplement de bâtir et de bâtir encore qui possède l'Italie d'à présent. Et ces Latins, qui voient facilement gigantesque, s'en prennent à la pierre, au fer et au béton avec une détermination qui se lit sur les visages comme dans la retenue des gestes. *Pace e lavoro,* « la paix et du travail ». Semblables inscriptions s'étalent fréquemment sur les murs. Elles émanent des communistes, dont le blason (faucille, marteau, étoile d'or) orne les nombreuses permanences du parti. Communiste ou non, l'Italie tout entière a fait sienne cette devise. Sans doute, plus qu'aux constructions récentes ou aux vestiges de bombardements impitoyables, le touriste s'attachera-t-il surtout, dans cette cité ancienne, au pittoresque des rues d'autrefois, à leurs demeures d'un rose, d'un orange passés, lavés par le temps, aux ruelles où des femmes tricotent, assises, sur le trottoir, à des palais de toutes couleurs remplis de trésors, à la porte curieuse, flanquée de deux tourelles, près de la place Christophe-Colomb, à une cathédrale aux colonnes torses, à la Piazza de Ferrare, où la statue de Garibaldi paraît soupirer après la fraîcheur de la fontaine centrale. Décor antique et respecté. Décor. Durs, graves, les Gênois d'aujourd'hui ont d'autres soucis que le culte du passé. Le présent et l'avenir leur importent davantage — et l'action, une action qui, bien entendu, aboutit à ce grand port de commerce, où des contre-torpilleurs américains rappellent l'existence du pacte atlantique.

Ainsi l'on en revient au port. L'*Africa* s'y tenait accosté, un beau bâtiment tout blanc, à la proue effilée, à l'unique cheminée jaune et bleue, d'un dessin très moderne, un paquebot de quelque 12.000 tonnes, dont la croisière de Gênes à Trieste allait être le second voyage avant qu'il s'élançât vers l'Afrique du Sud. A l'heure dite, un remorqueur le tirant, un autre le poussant, il laissa derrière lui un sister-ship, l'*Australia,* et gagna la haute mer. Sur la passerelle : un Italien aux yeux bleus, au profil de Viking, le commandant Albanese. La ville, en étages, se parait de toutes les couleurs du couchant. Des cloches sonnaient dans le lointain. Moments d'idylle.

On s'endormit fort tard cette nuit-là. D'autant plus tard que personne ne semblait pouvoir s'arracher au bastingage. L'air était doux, aussi embaumé que la mer était tranquille. Le lendemain matin l'*Africa* pénétrait dans la baie de Naples, par une brume de chaleur qui assourdissait l'intensité du soleil. Pas un seul passager dans sa cabine : femmes en robes claires, homme vêtus de ces souples complets d'été, dont coupe et bon marché étonneraient bien la France. Et quelle gentillesse pour les Français présents ! Du commandant au dernier des stewards, presque tous ces gens qui — *X dixit* — « haïssent notre pays » s'exprimaient dans notre langue, presque sans accent — (« Où l'ont-ils apprise ? — Mais... à l'école ») — et, heureux de voir partagée leur joie, désignaient tour à tour les hauts lieux dont nous longions les bords : Procida, ville d'Orient, tout en bleu et en rose (son pénitencier, baigné d'une eau profonde, prenant des airs de couvent), le cap Mysène, Ischia, Castellare di Stabia, Bagnoli, Nisida, le cap Pausilippe, tous noms oubliés depuis l'époque des études latines et qui chantaient les myrtes et les vignes, les oliviers et la sécheresse, les promontoires et les pins. Les fonderies Ilba elles-mêmes ne parvenaient pas à enlaidir le paysage, tant les flammes jaillies de leurs cheminées évoquaient les Cyclopes. Au passage quelqu'un me montrait le parc du Souvenir, puis un quartier de résidences splendides et la grande villa blanche de lord Roseberry, d'où Victor-Emmanuel III s'embarqua pour l'exil.

Après une gradation savante, Naples se démasquait enfin, dans un poudroiement d'argent, ses étroites, ses altières maisons multicolores serrées le long de kilomètres de quais et de plages et agrippées au tuf des collines. Près du fort, du cloître de San Martino, ou bien sur le Caracciolo... Mais à quoi bon décrire ? Tout être un peu civilisé porte en lui (même s'il ne les a jamais vus) le quartier de Santa Lucia, le château Saint-Ange, et toutes ces forteresses, tous ces dômes, toutes ces coupoles, tous ces palais qui dominent l'eau bleue de la rade, toutes ces barques à la voile latine qui la sillonnent. L'étonnement, l'admiration le cédaient à la gratitude, tant la réalité dépassait l'imagination, tant cette féerie douce se parait de rehauts étranges, tant enfin Naples s'affirmait encore supérieure à sa légende. Légende à présent inséparable de la guerre. Un porte-avions américain, un avion anglais le montraient assez. Légende depuis toujours inséparable de ce Vésuve qu'on pensait enfin à regarder, flanqué du monte Somma, dont le séparait une coulée de lave, Vésuve d'un gris bleuté là où des genêts d'or ne couvraient point ses pentes.

Surfait, tout cela ? Ah ! non ! Pas plus que ne l'est — orangers, oliviers, hêtres, grands hôtels construits sur l'à-pic de falaises — cette péninsule de Sorrente, endormie sous les lignes molles de montagnes, desquelles, par caprice, un cône aigu se détache parfois.

Comme s'il eût voulu, ces montagnes, nous les présenter sous tous leurs aspects, le commandant Albanese fit décrire à l'*Africa* un arc de cercle magistral. Le paquebot s'engageait entre Sorrente et Capri. L'eau, sous le soleil, était éblouissante, d'un bleu de mers du Sud. Des poissons volants ricochaient sur sa surface étale.

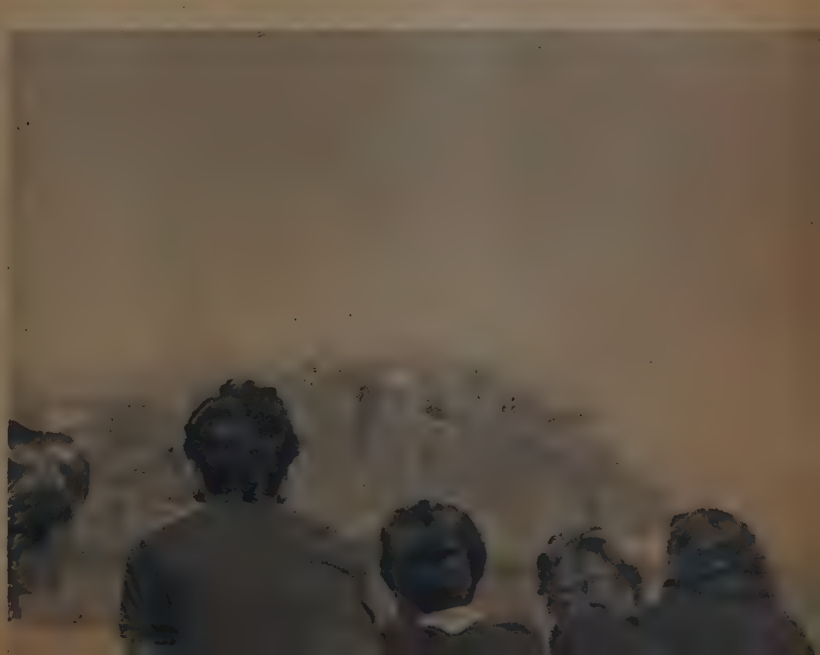
L'*Africa* piqua d'abord droit sur cette île, dont la partie orientale affecte la forme d'une tête de crocodile à l'affût au ras de l'eau. Puis il vira vers l'ouest, découvrant de hautes falaises, toute une série de tuyaux d'orgue, « la grotte azur », des aiguilles détachées du rivage.

En cette île, que de Naples on semble pouvoir toucher de la main et que 15 milles pourtant séparent de la côte, des gens heureux, depuis l'antiquité et bien avant Tibère, ont cherché et continuent à chercher un refuge au bonheur, dans une lumière, une verdure de rêve. San Michele, la retraite d'Axel Munthe, le médecin littérateur, où donc se trouvait-elle ? Parmi ces villas d'un blanc aveuglant, qui nous regardaient de très haut, dédaigneuses de simples touristes ? Ou au creux des vallons ?...

Le commandant nous avait promis le Stromboli vers la fin du jour. Au coucher du soleil, un cône énorme, escorté d'un îlot à l'assurance de poisson-pilote, jaillissait de l'eau, une montagne fumante, un volcan d'un brun violet qui nous offrit d'abord, sur un de ses flancs, un vaste éventail solidifié de lave. Chacun éprouva là, j'en ai la certitude, la sensation la plus intense de cette croisière sans escale. Sensation de respect, de crainte, bientôt attendrie au spectacle du village étalé au pied du volcan : une suite de petits cubes blancs posés sur une herbe verte, avec une seule touche orangée au clocher de l'église. Village de pêcheurs aux mœurs rudes, austères, intransigeantes, préférant péril et pauvreté à une migration vers la péninsule. Qu'une éruption violente risque de se produire, ils courent à leurs barques et, du large, attendent la fin de la crise. « Pour les femmes surtout, remarqua quelqu'un, une vie dure... »

Des cars qui « font » la côte débarquent, du matin au soir, des dizaines et des dizaines de touristes américains **(en haut)**. — **Ci-contre** : Naples s'entoure au loin d'îles et de promontoires : Capri... Sorrente... Autant de noms magiques qui font miroiter aux yeux des plus misérables et des moins imaginatifs de nos semblables des espoirs de paradis terrestres retrouvés.

« NAPLES SE DÉMASQUAIT ENFIN DANS UN POUDROIEMENT D'ARGENT... »



... La nôtre, à bord, était fort douce, dans une atmosphère de haut goût. J'ai trop emprunté de navires pour demeurer sensible à des perfectionnements mécaniques auxquels, au surplus, je n'entends pas grand-chose. Il me suffisait d'apprendre que l'*Africa* filait sans difficulté ses 20 nœuds de moyenne. En revanche il me plaisait de voir le télégraphe intérieur, vissé sur la passerelle de commandement, s'orner d'indications riches d'évocations musicales : *Adagio, Molto adagio, Mezza forza,* etc. Ces données techniques épuisées, je m'attardais plus volontiers aux aménagements, à la décoration. L'influence de feu *Normandie* se sentait dans les uns et les autres. Des cabines aux salons et aux bars, tout, sur l'*Africa,* se révélait conçu pour le confort, l'agrément des hôtes du Lloyd Triestino. Cabines de bois clair, salles de bains ou de douches aérées, pourvues de ventilateurs, munies de *sprinklers,* ces curieux appareils automatiques qui, en vaporisant d'eux-mêmes de l'eau en cas de température anormalement haute, préviennent, dans une large mesure, tout danger d'incendie. Salons, salles à manger « à air conditionné », meublés de façon exquise, peints de couleurs fastueuses ou fraîches, parés de laques ou de fixés sur verre retraçant, par exemple, dans une polychromie rappelant le moyen âge, les travaux (qu'on appelle là-bas « les fatigues ») d'Hercule.

Qu'il s'agît de ces mosaïques, dont l'Italie, pays de la pierre, a toujours détenu le secret, ou de marqueteries arrachant des cris d'admiration aux spécialistes, rien qui enfreignît la discrétion. Une sage mesure présidait à toute chose. Comme d'autres navires du Lloyd Triestino, destinés, eux, à l'Australie ou à l'Amérique du Sud, l'*Africa* est, avant tout, un paquebot d'émigrants. L'émigration ! Problème redoutable pour un pays surpeuplé et constamment menacé de chômage ! Préoccupation qui revenait bien souvent dans les conversations... Sans doute les lois des divers pays d'immigration imposent-elles la création d'infirmeries, d'hôpitaux, le respect des règles d'hygiène, dont les compagnies ne sauraient s'affranchir. Enchérissant sur ces prescriptions, le Lloyd a agi en grand seigneur. Aux dimensions près, deuxième et troisième classes n'ont que peu à envier aux premières. Elles possèdent aussi leur piscine, cette joie des chaudes traversées, leur bibliothèque, leurs salles de jeux et de lecture. Il n'est pas jusqu'aux dortoirs, réservés aux plus impécunieux des émigrants, ces déshérités du sort voyageant, voilà cinquante ans, dans des conditions peu différentes de celles des nègres au temps de la traite, qui n'offrent un maximum d'agrément — qu'accroît encore, on me l'a dit, l'excellence du service.

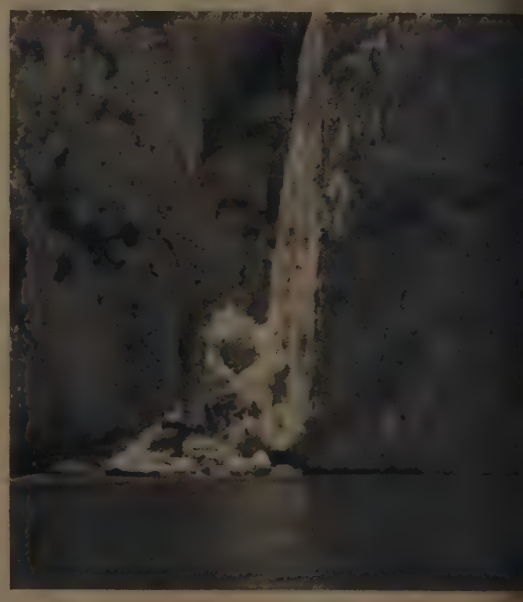
On m'objectera peut-être la précarité de mes expériences, le fait que, si je traversai Gênes, Trieste, Venise et Milan, je ne mis pas le pied en Italie du Sud. Quand on a bourlingué des années et des années à travers le monde, des indices ne trompent pourtant pas. De même que Gênes, Trieste et Milan m'ont prouvé la volonté de travail de l'Italie actuelle, nul ne me persuadera que, du personnel de l'*Africa* à ses passagers, les Italiens rencontrés à bord avaient été réunis dans le seul but de donner le change. Ceux qui m'entouraient étaient gens de bonne compagnie. Je goûtais leur simplicité, leur naturel, la réserve de leur gaîté, leur absence de toute emphase, leur éducation parfaite. Beaucoup étaient fort riches qui, au rebours de quelques étrangers présents, se défendaient d'étaler leur richesse. Tous gens ne souhaitant que la détente de trois jours en mer. Chez d'autres, appartenant au Lloyd Triestino et qui, eux, se trouvaient « de service » (et je pense notamment au charmant Dottore Fulvio Babudieri, qui fut le plus aimable des mentors), une compétence, un souci jamais lassé de répondre à toutes les questions avec une précision parfaite, de montrer par des exemples concrets et non par des phrases que l'Italie, malgré ses vicissitudes et le lourd handicap du chômage, tient toujours sa place de grande nation. Ainsi je découvris l'effort accompli par l'Italie pour le développement de son tourisme. J'entends encore un de mes interlocuteurs : « Dans un certain sens, les ravages causés par la guerre nous auront été bénéfiques. Des hôtels ultra-modernes ont remplacé ceux détruits par les obus ou les bombes. On en a construit d'autres : en deux ans plus de deux mille. Puis, en même temps qu'il s'est attaché à augmenter sa capacité de logement, le Commissariat italien au Tourisme, qui relève de la Présidence du Conseil, a entrepris une campagne de longue haleine pour susciter dans toute la population « un réflexe d'accueil ». Un réflexe spontané, dérivant d'un désir profond et non plus d'un ordre, comme au temps du fascisme. J'interrogeais : « Vient-il beaucoup de Français chez vous ? — De plus en plus. Près d'un million l'an dernier, sur plus de cinq millions d'étrangers. Cette année, si l'on en croit la Délégation italienne du tourisme à Paris, qui quotidiennement répond à plus de sept cents personnes, le million sera dépassé. Et pourquoi viennent-ils, tous ces Français ? Ah ! voilà qui nous touche ! Pour connaître le berceau d'une civilisation commune à nos deux peuples. Les demandes de renseignements qui nous parviennent de France portent essentiellement sur l'histoire, sur les monuments... Pareille soif intellectuelle ne saurait se montrer passagère. Aussi, par gratitude comme par politique, notre Commissariat au Tourisme se préoccupe-t-il d'envoyer le plus grand nombre possible de touristes italiens en France. Il compte sur les sympathies qui se feront jour pour provoquer des voyages dans les deux sens. L'idéal, me dit-on en riant, serait l'intensification des mariages entre Italiens et Françaises, entre Français et Italiennes. Ainsi le tourisme serait assuré pour longtemps de chaque côté des Alpes. — Il existe tout de même bien, objectai-je, une propagande officielle. — Oui. Des organismes d'Etat s'emploient à faciliter les voyages, mais sans entrer dans la partie commerciale, laissée exclusivement aux agences de tourisme. Ils éditent des brochures. Documentation de prestige. Puis chaque chef-lieu de province, chaque localité possède une *Azienda autonoma del Turismo,* quelque chose comme vos syndicats d'initiative. Ils se mettent gratuitement à la disposition des touristes pour leur faciliter le séjour, un séjour, dans l'ensemble, meilleur marché qu'en France. Depuis l'Année sainte de 1950 les prix ont été stabilisés. Nos chemins de fer sont, aussi, d'un tiers moins chers que les vôtres. Les automobilistes étrangers bénéficient enfin de bons d'essence qui ramènent celle-ci, chère en Italie, aux prix français. »

Ces révélations m'étaient faites alors que, dans la nuit, l'*Africa,* laissant à tribord les Lipari, s'engageait dans le détroit de Messine entre deux rangées de lumières et doublait la pointe de la botte italienne. Quelques heures plus tard, à l'aube, nous voguions dans cette Adriatique qu'on dit toujours paisible — ou déchaînée. A notre gauche, une côte plate, jaunâtre, sans grand attrait. Puis gagnant, à égale distance des rives italienne et yougoslave, le milieu de cette mer sur laquelle plane le souvenir des grands jours de Venise, on ne vit plus rien que du bleu — celui du ciel, celui des eaux — jusqu'à l'arrivée à Trieste, cette ville dont la France a tant entendu parler et dont elle sait si peu de chose. Adossée à ses montagnes, elle nous accueillit avec une grâce non dépourvue de superbe.

La croisière se terminait. C'était un dimanche. L'heure des grandes foules n'avait point encore sonné. Des autos stationnaient à l'ombre d'un immeuble. Elles portaient bien toutes la plaque de Trieste et son écusson. Mais certaines y ajoutaient le sigle G. B. D'autres : U. S. A. Car, anglo-américain d'un côté, yougoslave de l'autre, le territoire de Trieste se voit depuis 1945 soumis à deux occupations militaires Un état de fait trop important pour ne pas l'examiner dans un prochain article.

(A suivre.)

Sur un quai du port de Gênes des gens restés à ter saluent les leurs partis à bord d'un paqueb d'émigrants tandis que la musique joue sur le bate du fond. — **Ci-dessous :** Capri offre au navigate passant au large le spectacle de ses reliefs roche couronnés de villas blanches et parcourus de cascad écumantes. — **En bas :** deux jeunes filles jouent « shuffle-board » sur un des ponts de l' « Africa », tout est prévu, installé, ordonné, organisé pour plaisir et le confort des passagers.



Sous le brûlant soleil de l'Adriatique, l'affluence est grande dans la piscine de l' « Africa », où une eau de mer incessamment renouvelée laisse apercevoir un fond de mosaïque aux vives couleurs. — **Ci-dessous :** à gauche, précédant les abords de Capri se dressent des falaises qui, rongées par les flots, se découpent parfois en arches semblables à celles d'Étretat. — **A droite :** l'étrave de l' « Africa ».

HOLLANDE

FESTIVAL 1952

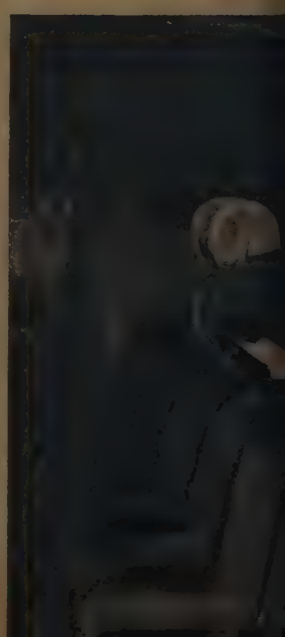
PAR MARTINE CADIEU

LA, tout n'est qu'ordre et beauté... » Au cœur de La Haye, sables et jardins, cette fête qui dure un mois et attire des plus lointains pays ceux qui ont soif de merveilles. Ils sont depuis cinq ans chaque fois plus nombreux. Cette année MM. Zylstra, Diamand et Reininck, organisateurs, avaient obtenu la présence de Stravinski, pour la joie des Hollandais. Deux opéras du maître constituèrent le programme du gala, auquel la reine assista. Le Nederlansche Opera donna, sous la direction de Charles Bruck, *le Rossignol* et l'*Œdipus Rex*. Honegger vint, lui aussi, pour *Jeanne au bûcher*, l'esprit de Giraudoux, pour *Ondine*. Du bout du monde les danseurs bondirent : les ballets nationaux yougoslaves, Mariemma, l'Hindoue Hima Kesarcodi et, enfin, le New York City Ballet (amené d'Amérique par Leonidoff). Balanchine, compagnon de Diaghilev, retiré aux U. S. A. depuis 1934, y a créé une école. Il n'a quitté la Russie que bien après la révolution. Il cherche un langage universel et repousse le folklore, limité. Seule la musique, pour lui, se rapproche de la danse et sert ce langage. Ballets sans arguments. Musique devenue visible, coupée du silence initial. Le geste humain redevenu neuf, primitif. Certains ballets, tels *Sérénade* ou *les Quatre Tempéraments*, se placent dans l'inexprimable. « La danse doit être pure, dit le maître. Solitude, peur, mais transfiguration, elle conquiert le temps comme l'espace. »

Le dieu rouge s'est écroulé dans la ville de fer. Les hommes, en vain, repoussent leurs peines. Leurs rêves se brisent comme des miroirs. « L'Age de l'anxiété », notre époque, pleine de tendresses menacées, pleine de solitude. Nora Kaye apporte sa douceur de femme à trois hommes et souffre avec eux. « L'Oiseau de feu » croit encore au pouvoir des poèmes. Stravinski n'a pas les yeux assez grands pour ses éblouissements. Balanchine et Robbins crient leur foi et luttent de bon cœur pour leur amour : la danse.

Robbins, qui assiste Balanchine, crie l'inquiétude du siècle. *La Cage* ou *l'Age de l'anxiété* en craquent.

Les deux visages du New York City Ballet : musique et humanité. Balanchine aime Mozart, Glinka ; Robbins, tout ce qui est moderne et qui se cherche. Derrière les deux chefs, une grande équipe humaine : les danseurs et les danseuses. Pas d'étoiles, pas d'esprit « vedette ». Marjorie Tallchieff, l'éblouissant Oiseau de feu ; Melissa Hayden, l'aiguë, la farouche ; Patricia Wilde, si femme, fougueuse et chaude ; Tanaquil Leclerc, mince comme une inflexion de voix ; Janet Reed, feu étincelant, toutes rentrent et sortent de l'orchestre comme des voix humaines.



Dans un décor qui fait penser à du Verlaine passent et repassent deux oiseaux blancs, deux amants toujours séparés, mais qui triomphent enfin pour la joie de tous. « Les Fâcheux » font le bonheur de ceux qui les regardent...

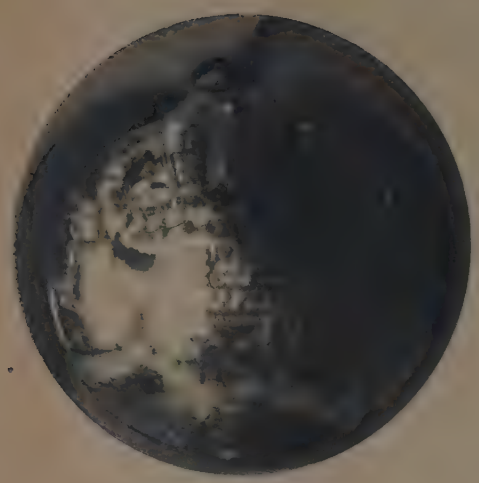
« LES FACHEUX », AU THÉATRE MARIGNY

Une ville de voile gris, de brumes roses et de pierres plus légères qu'ailes de mouette. Des personnages qui volent dans leurs costumes d'organdi transparents d'eau et de lumière. Une musique pétillante où des harmonies de cuivres, cédant brusquement aux rêves des cordes, ressemblent à des soleils mouillés, à des yeux qui rient. Un déroulement d'actions rapides, de jeux, de rencontres badines, et quelques rythmes de poèmes... La chorégraphie de Marcel Berger est une vraie réponse à la musique d'Auric, les décors et les costumes de Jacques Dupont sont un enchantement. Milorad Miskovitch a une grande présence. Il est pur, ardent, convaincu. Sa partenaire, Violette Verdy, tout en gardant cette grâce un peu acide qui est sienne, a mûri, elle est plus complète, ses lignes sont plus lentes, plus enveloppantes.

Gérard Ohn a du caractère. Il est un peu saccadé pourtant, un peu froid. Guy Lainé, piquant, rieur, que l'on aimait dans *l'Ecuyère* désespéré comme un vrai clown, est « très Molière » dans ce livret de Boris Kochno. La jeune troupe que présente Simonne Volterra est pétillante et très « esprit de France ».

Il est impossible de citer tous les jeunes danseurs des *Fâcheux*, mais, parmi eux, Jean Blanchard, Youra Loboff, Michèle Andren, Eliane Erdos... suivis avec fougue par leurs compagnons joueurs de cartes, joueuses de volants, dans la gaîté de l'amour...

... ET LE SIXIÈME JOUR DIEU CRÉA L'HOMM



Au marché aux Puces le flâneur, s'il a quelque imagination, peut s'attarder devant des objets bizarres ou désuets venus échouer là.

Le terme d' « antiquaire » appliqué aux négociants d'objets d'art est impropre, hormis pour une infime minorité de marchands qui ont la chance de posséder les collections accumulées par leurs ancêtres.

Ainsi MM. Sambon et Brimo de Larroussilhe, qui sont antiquaires, le premier, depuis cinq générations, le second, depuis cent vingt ans. Ceux-là ont été, avec quelques autres, nourris d'antiquité. Leur culture est vaste. Depuis l'enfance ils sont familiarisés avec toutes les représentations du génie humain sous toutes ses formes, à toutes les époques.

Il y a donc des marchands d'antiquités qui ont continué le métier de leur père par goût et parce que tout le leur recommandait. A ceux-là on peut adjoindre les descendants d'artisans ébénistes que la réparation a conduits à la vente de meubles une fois restaurés (de même pour les objets d'art ou les tableaux). M. Filsjean, dont les arrière-grands-parents étaient ébénistes, me racontait que chez son père — devenu marchand de meubles — à une époque où il n'était pas encore entré dans les mœurs du négociant de placer des tapis dans sa boutique, on répandait — lorsqu'il pleuvait un jour d'exposition — de la paille sur le sol afin que le client ne se salît pas les pieds. C'était le fin du fin du confort. C'est à cette époque que le prestigieux Seligmann innova la présentation des meubles et des pièces rares dans un décor qui devint vite somptueux et où l'objet présenté pouvait prendre toute sa valeur. Cette présentation devait conduire à la décoration, à l'ensemble décoratif. Beaucoup d'antiquaires actuels ont été à l'école de Jansen, qui fut l'un des premiers « décorateurs ensembliers », et l'on peut dire qu'à Paris le marchand d'antiquités est presque toujours décorateur.

A côté du négociant « de père en fils » (ou de l'employé devenu patron à son compte), du décorateur marchand, d'autres sont venus au commerce de l'antiquité après un revers de fortune : ils vendaient les meubles et objets qu'ils avaient hérités, puis en rachetaient d'autres, etc. Il y a ceux aussi qui aiment tout bonnement ce commerce-là plus qu'un autre. Tous ont pignon sur rue. Un pignon très variable. Les « seigneurs » gardent leur collection dans des hôtels particuliers qu'ils ont quelquefois hérités de leurs aïeux. Viennent ensuite les négociants, qui ont installé de luxueux magasins, puis de moins luxueux, et la série va jusqu'au marchand d'antiquités qui vend dans une toute petite boutique les objets les plus hétéroclites. Cela fait un ensemble innombrable. On peut dire qu'il n'y a pas un quartier de Paris, j'allais dire une rue, qui n'ait son magasin d'antiquités. Dans certains quartiers (Plaine-Monceau, Faubourg-Saint-Honoré, rive gauche) ces magasins se touchent presque.

Voilà pour les antiquaires « installés ». Puis il y a la foule des « ambulants ». C'est le nom générique qui englobe des spécialistes dont la terminologie est quelquefois étonnante comme l'emploi : le brocanteur, le chineur, le chiffonnier, le biffin, le crocheteur, etc. Le brocanteur est le seigneur de ce monde ambulant. Le plus souvent il a un stand au marché aux Puces, qu'il ouvre régulièrement le samedi, le dimanche et le lundi ; les autres jours il circule camionnette dans les rues de Paris. L'entend vous ? « A la chine, à la chine !... » Il a tout ce dont les « particuliers » veulent défaire : la brocante est la forme la plus d du négoce de l'objet d'art.

Je connais certain antiquaire qui, lui, ne vend pas-du-tout. Il a, rue de Seine, une galerie de tableaux et d'objets anciens du XIXe siècle, tous très étonnants. Mais... pour le plaisir. Cet antiquaire, collectionneur, non commerçant, s'appelle Romi.

Les antiquaires appartiennent donc à toutes les classes sociales et intellectuelles. Certains sont presque incultes, mais ils ont en commun un don merveilleux : celui de discerner l'objet authentique et cette passion pour l'art sans laquelle il ne peut exister de véritables négociants en objets d'art.

L'ANTIQUAIRE PARISIEN EST PRESQUE TOUJOURS SPÉCIA

L'antiquaire de province est tenu de pos dans son stock le maximum d'objets su tibles d'intéresser la clientèle locale des styles, des époques variés. A l'antiquaire est presque toujours spéc

Cette spécialisation peut être une résul de la succession ou du goût personnel du chand, qui est de mystérieuse essence — co est mystérieuse la loi qui régit notre psy logie — ou subir des influences impré M. Serge Roche, président du Syndicat antiquaires, doit à Henri de Régnier, qui p si bien de l'art vénitien, sa passion pou miroirs et les meubles peints.

D'une manière générale l'antiquaire, d part, est sollicité dans sa spécialité ; d'a part, il détermine le goût de son client.

Si l'antiquaire est spécialisé, l'acheteur l'ignore pas. Il sait en effet où trouver ce désire. L'amateur d'art ancien d'Asie se dir vers la Plaine-Monceau, chez MM. Loo, Pe Vibert, Richier, etc. Celui qui désire des a anciennes (les Américains en sont très amat ira « Au Bon Vieux Chic », chez M. John quai du Louvre. Le client sait encore que le blond (Charles X) se trouve chez MM. In et Chesha, par exemple. Faubourg-S Honoré, quai Malaquais, quai Voltair trouvera des marchands spécialistes des XVI XVIIIe siècles ; rue Bonaparte, rue de l'Un sité, rue de Grenelle, ceux du meuble an du XIXe siècle.

Au marché aux Puces le brocanteur spécialisé lui aussi. Aujourd'hui, par exem la clientèle étrangère est particulièrement é d'objets usuels d'époques Louis-Philippe, Se Empire, Restauration. D'où un stock con rable de lampes à pétrole 1830 ou de pots se servaient jadis les apothicaires — entre d'autres choses.

GRENIERS BOURRÉS, VIEILLES DEMEURES, SALLES DE VENTES, AUTANT DE LIEUX DE RAVITAILLEMENT

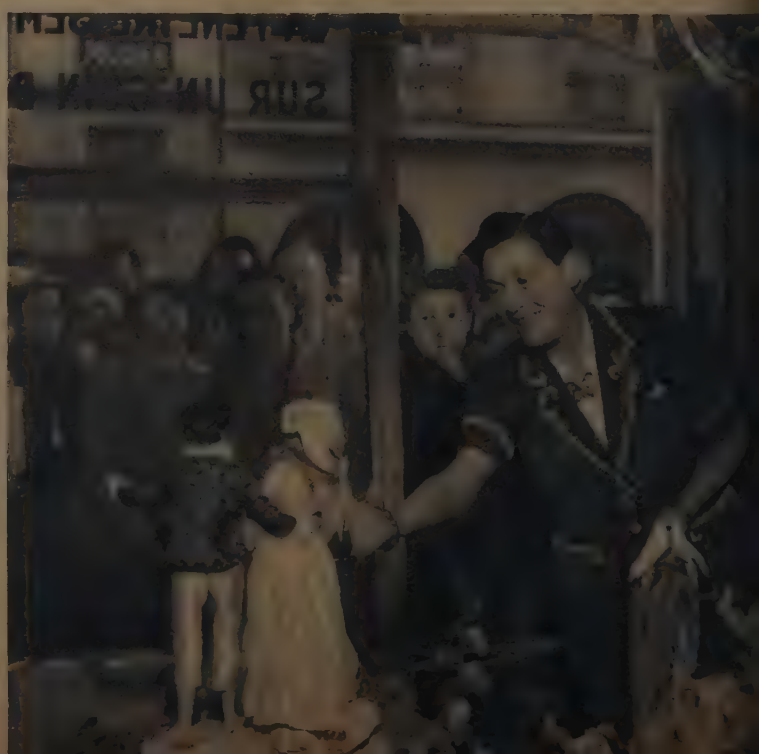
La guerre a détruit une quantité innombra de trésors. Mais rassurons-nous, il demeure encore beaucoup. Il ne faut oublier que le négociant « travaille » cinq mille ans au moins et que la m d'objets est considérable. De plus, la supp sion des importations constitue un hand pour l'antiquaire, surtout, bien entendu, s'il spécialisé dans un style étranger.

HOMME, A QUI DIEU AVAIT DONNÉ LE GÉNIE, ŒUVRA...

... POUR LE PLUS GRAND BONHEUR DES ANTIQUAIRES

PAR SIMONE BERTHON

Les antiquaires parisiens sont généralement spécialisés. M. Roger Imbert a choisi l'époque Restauration et il offre ci-dessus un clair et plaisant ensemble Charles X. En son hôtel particulier, M. Brimo de Laroussilhe continue une longue lignée de négociants en objets d'art. La fenêtre ouverte sur le passé par Mlle Yvonne de Brémond d'Ars est une des attractions du Faubourg-Saint-Honoré.



Heureusement, restent les greniers. A leur propos il me souvient d'une histoire absolument authentique qui se passa il y a une cinquantaine d'années à Venise. Imaginez un palais vénitien, immense, absolument délabré. Les princes T... vivent — très chichement — dans ce palais. Las de se nourrir de polenta, et encore pas tous les jours, au milieu d'une suite de pièces innombrables toutes meublées par ses parents, le jeune prince T... convoque un antiquaire. Celui-ci circule dans le palais. « Pouvez-vous, lui dit le prince, essayer de vendre ces meubles ? — Certainement, monseigneur, mais lorsque je les aurai vendus, dans quoi vivrez-vous ? — Mes ancêtres changeaient de mobilier à toutes les générations. L'ensemble des précédents mobiliers est rangé, étiqueté dans les greniers. J'en ferai descendre ce qu'il faudra pour notre usage. — Pourquoi ne verrions-nous pas plutôt vos réserves ? » suggère l'antiquaire, très intéressé. Ainsi fait-on. On monte aux greniers, on enlève les étiquettes, on déballe et... l'antiquaire demande un siège. Il étouffe, il se pâme, croit mourir et... convoque au palais tout ce que l'époque peut compter d'experts sur tous les continents. Ces hommes peuvent extraire de leurs housses, de leurs écrins, tout ce qui orna le palais... depuis le XIV^e^ siècle. La vente d'une très petite proportion de ces merveilles, parfaitement conservées, permit au prince T... de restaurer son palais de façon princière et de vivre... royalement.

Bien entendu les greniers comme celui du prince T... ne sont pas nombreux. De toute façon, quels qu'ils soient, ils sont encore une source de fourniture pour les négociants. Lorsque je dis grenier, je veux parler aussi de l'ensemble de la demeure dans laquelle le particulier puise le mobilier ou l'objet dont il veut se défaire. C'est moins l'antiquaire lui-même qui opère l'achat chez ce particulier (encore que cela se produise) que son acheteur, que l'on appelle en terme de métier le « rabatteur ».

Ce « parcoureur de routes » part avec sa camionnette à travers les bourgs, les villages, les hameaux, et glane une provende grâce à laquelle il est sûr — car il est doué d'un flair infaillible, de pouvoir intéresser l'un quelconque de ses clients.

LES HASARDS HEUREUX DU MÉTIER

Les ventes publiques après succession sont, en province comme à Paris, une autre source de réapprovisionnement. A l'Hôtel Drouot des ventes ont lieu tous les jours de l'année dans vingt salles, ce qui représente pour Paris seulement un chiffre annuel de plus d'un milliard. Ventes au cours desquelles est dispersée au feu des enchères une somme inouïe d'objets et de meubles anciens. Il arrive (moins souvent qu'on ne croit) que l'antiquaire puisse réaliser un achat sensationnel. D'une façon générale l'antiquaire est tributaire de la connaissance ou de la non-connaissance du vendeur. La légende dorée de l'Hôtel Drouot n'est pas toujours un mythe. A la salle 2, le 25 janvier 1952, le *Voyage au Brésil*, de Rugendas, bien complet avec ses 150 lithos, est parti dans un lot de bouquins pour 3.500 francs. Il a été revendu le soir même 200.000 francs chez un libraire averti.

Quel est l'antiquaire qui n'a pas, au moins une fois dans sa vie, fait une découverte spectaculaire et fortement rentable ? Il y a quelques années Sami Chalom — spécialiste des meubles et objets d'art des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, Faubourg-Saint-Honoré — assistait à une vente publique. Parmi les objets vendus, un meuble invraisemblable, laid, disproportionné, totalement inesthétique, est proposé. Il ne trouve pas d'acquéreur. Quelques semaines plus tard, Sami revoit le « meuble », qui repasse en vente. Il est acheté pour quelques centaines de francs, le prix du bois, par un marchand de la rive gauche. Un jour que Sami compulse des documents anciens il tombe en arrêt devant un meuble d'époque Chippendale, pièce extraordinaire, unique, appartenant à une collection célèbre. Chalom est en arrêt : il a déjà « vu ça » quelque part. Où ? mais où ? Ce pied là, il le reconnaît, et ce galbe, et cette facture. Où ? mais où ?... Et la lumière se fait. Ce meuble, il l'a vu à la Salle des Ventes, mais pas disposé comme celui du document (qui représente un meuble à deux corps). A la Salle des Ventes le corps supérieur a été mal placé, le haut en bas. Et... cela fait toute la différence. Chalom court chez son confrère de la rive gauche, achète le meuble Chippendale. Celui-ci est maintenant au Musée de Londres, lequel s'est porté acquéreur pour des centaines.... de livres.

Le négociant trouve donc sa marchandise, soit dans le stock constitué par ses ancêtres, soit dans les collections privées, chez les particuliers de Paris et de province, directement ou grâce à son acheteur, soit encore dans les ventes publiques ou... aux Puces. On peut avancer que depuis vingt ans au moins les antiquaires de Paris ont vu passer tout ou partie de leur mobilier par les stands du marché aux Puces.

COMME LE COUTURIER, L'ANTIQUAIRE LANCE LA MODE

Tous les musées ont ou ont eu le grand homme qui consacre sa vie à enrichir les collections publiques et le patrimoine national. Bien entendu ces collections sont presque exclusivement constituées par des dons. Mais ce « presque » représente encore une fourniture énorme, qui se trouve chez l'antiquaire (et que les subventions d'Etat permettent d'acquérir).

La France est indéniablement l'un des pays du monde où les étrangers viennent le plus volontiers constituer leurs collections ou chercher les pièces qui garniront leur intérieur. Depuis Jansen, par exemple, qui décora des centaines de propriétés à l'étranger, Ramsey, qui vient de terminer l'ambassade de France à Londres, combien d'autres parmi nos antiquaires décorateurs ont apporté à l'étranger leur science et leur goût ! Et cela constitue une merveilleuse propagande d'achat (quand il ne serait question que de cela).

La clientèle locale de l'antiquaire se fait grâce au temps, aux relations, à l'habitude.

Durant ces dernières années, d'ailleurs, la clientèle de l'antiquaire, dont on peut dire qu'elle se recrutait seulement dans l'élite, s'est considérablement étendue. En effet, la fréquentation des musées, des domaines nationaux, la propagande visuelle faite au moyen des expositions (expositions des arts ménagers — des arts de la table — du pavillon de Marsan, etc.) ont vulgarisé auprès du grand public la connaissance du meuble et de l'objet anciens. Ajoutons à cela le théâtre et le cinéma, autres moyens de propagande fort importants. Car les antiquaires non seulement prêtent très souvent des pièces de leur collection à ces autres artistes que sont les metteurs en scène, mais encore participent directement à la réalisation du décor de théâtre ou de cinéma qui inspirera souvent le spectateur. Voilà qui explique assez l'horreur que le Français, particulièrement, a pour le meuble de série. Etant plus en contact avec les choses de l'antiquité, son goût s'est modifié, s'est formé. Il a pu se rendre compte que l'achat chez l'antiquaire soumis à la loi trentenaire lui offrait plus de sécurité, s'il est avisé sans être connaisseur : non seulement il est garanti dans l'achat en soi, mais par la plus-value que ne peut manquer de prendre un objet ancien. Il n'y a pas d'exemple qu'un objet d'art authentique ait perdu de sa valeur dans le temps (ce qui est le contraire pour tout autre achat). Bien entendu, il faut tenir compte de la vogue d'une époque, d'un style, car il y a, comme en Bourse, sur le marché des meubles et des objets anciens des fluctuations importantes, des modes.

Cette mode est presque toujours lancée par l'antiquaire (comme dans un autre domaine par le couturier, mais d'une façon moins instable tout de même). L'antiquaire le sait bien qui stocke durant plusieurs années les meubles et bibelots anciens se rapportant à une époque et les met en vente dans un décor choisi. L'engouement n'est-il pas une psychose collective, heureusement justifiée le plus souvent?

Mais nous abordons là le chapitre de la psychologie du marchand après avoir parlé — bien rapidement — de celle de l'acheteur. Je dois ajouter que si dans la plupart des cas le négociant fait restaurer, avant de les vendre, ses acquisitions par les spécialistes, il en est qui ne tiennent les meubles qu'en transit et les cèdent « dans leur jus ». Connaissez-vous l'histoire de l'antiquaire versaillais qui se refusait absolument à ouvrir les caisses d'objets qu'il rapportait de ses voyages ? Il vous décrivait leur contenu, mais cela l'ennuyait par trop de déballer. On faisait chez lui, malgré cela, d'excellentes affaires.

Je connais certain antiquaire qui, lui, ne-vend-pas-du-tout. Il a, rue de Seine, une galerie de tableaux et d'objets anciens du XIX^e^ siècle, tous très étonnants. Mais... pour le plaisir. Celui-là a une telle âme de collectionneur que sa plus belle collection est peut-être celle des collectionneurs qu'il semble attirer. Et il en connaît... On en voit chez lui d'extraordinaires, très éclectiques. Par exemple, ce receveur des wagons-lits qui possède la plus importante documentation d'autographes et d'objets personnels ayant appartenu à... Wagner. Cet antiquaire, collectionneur, non commerçant, s'appelle Romi.

Dans la grande famille « antiquaire » les frères ne se ressemblent pas plus que ne se ressemblent des frères « authentiques ». Il en est d'optimistes, de pessimistes : M. Fabre considère que le métier d'antiquaire (sous la forme courante que ce titre représente et avec laquelle je suis bien obligée de composer), M. Fabre considère donc « que le métier d'antiquaire, qui trouve ses origines dans la brocante, retournera sous peu à la brocante pour des raisons d'ordre fiscal : les vrais amateurs ne s'illusionnent pas ; ils savent qu'après eux leurs collections iront dans des musées ; dans quelques années les œuvres d'art ne seront visibles que sous le format carte postale ».

J'ai pu remarquer chez quelques antiquaires, probablement en raison d'une profession qui incite un peu à la miévrerie si l'on y a quelque disposition, une édulcoration tout à fait curieuse du geste, de l'attitude, alors qu'au contraire leurs consœurs manifestent une autorité, une vigueur du comportement et du mot quasiment masculines.

Tous possèdent un amour sincère, évident, de leur métier, qui, s'il est un négoce, est aussi un art dans l'art.

LES RADIO-ISOTOPES SONT APPELÉS A U
DANS LA LUTTE CONTRE LA MALADIE

L'UTILISATION des radio-isotopes par les biologistes et les médecins correspond à trois grandes catégories d'activités : emploi des radio-isotopes comme indicateurs pour étudier le mécanisme intime des phénomènes de la vie, utilisation comme moyen de diagnostic et utilisation comme agent thérapeutique. Les travaux se multiplient rapidement dans ces trois branches, et l'emploi des radio-isotopes se développe depuis 1946 suivant une progression régulièrement croissante.

La technique des indicateurs repose sur le fait que les isotopes stables et radioactifs d'un même élément sont chimiquement indiscernables et que l'être vivant qui les reçoit ne peut faire entre eux aucune distinction lors des diverses réactions auxquelles l'élément est amené à participer dans l'organisme. L'introduction dans une molécule quelconque d'un élément radioactif, aisément décelable par les radiations qu'il émet, aboutit au marquage de cette molécule et permet de la suivre au cours des modifications physiologiques qu'elle subit.

DES FOURRAGES RADIOACTIFS A LA PALÉONTOLOGIE

LA technique des indicateurs nécessite l'introduction dans la molécule à suivre de l'atome radioactif qui en assure le marquage. Les procédés classiques de la synthèse chimique sont généralement suffisants pour réaliser cette opération, mais pour certaines molécules complexes entrant dans la composition des êtres vivants ces techniques sont parfois impuissantes, et l'on est obligé de recourir à des synthèses biologiques. Des végétaux sont placés, en serres étanches, dans une atmosphère enrichie en gaz carbonique radioactif : les sucres et les divers produits synthétisés par les feuilles vertes des plantes se font à partir du gaz carbonique atmosphérique, et le carbone radioactif se trouve ainsi introduit dans les molécules élaborées. Celles-ci sont alors isolées et utilisées pour des expériences d'indicateur sur l'animal et sur l'homme. Du glucose, de la digitaline, de la morphine et de multiples drogues complexes d'origine végétale, marqués avec du carbone radioactif, ont été ainsi préparés à partir de feuilles de betteraves, de haricots, de digitales.

> De véritables fermes radioactives ont été créées aux U. S. A. Le fourrage radioactif est donné en nourriture à des animaux de ferme, qui élaborent de nouveaux produits marqués utilisables pour d'autres expériences. Si l'on fait ingérer à des poules un sel de calcium radioactif, le calcium radioactif apparaît très rapidement dans la coquille des œufs pondus et, ultérieurement, dans le blanc et dans le jaune des œufs.

Les rayons cosmiques libèrent dans l'atmosphère terrestre des neutrons lents facilement absorbés par l'azote atmosphérique, qui se transforme alors en carbone radioactif. Ce dernier, au contact de l'oxygène, donne de l'anhydride carbonique radioactif, qui devient ainsi, en proportions infimes, un constituant normal de l'air où nous vivons. Des techniques d'une délicatesse extrême ont permis de l'y doser et de confirmer la réalité des spéculations théoriques prévoyant sa présence. L'anhydride carbonique contenu dans l'air étant la source unique du carbone utilisé par les végétaux, et ultérieurement par les animaux, pour élaborer leurs tissus, il doit exister normalement dans tous les tissus vivants une proportion de carbone radioactif identique à celle qui existe dans l'atmosphère terrestre. C'est ce que l'expérience a permis de vérifier avec une approximation très satisfaisante. Mais à la mort de l'organisme vivant sa teneur en carbone radioactif cesse d'être entretenue par l'apport de carbone radioactif atmosphérique. A partir de ce moment la teneur en carbone radioactif de l'arbre ou du tissu animal mort décroît d'une façon régulière par suite de la destruction progressive des atomes radioactifs, conformément aux lois de la décroissance radioactive. La comparaison, à un instant quelconque, de la teneur en carbone radioactif de l'élément mort à celle du carbone radioactif atmosphérique permet de fixer dans le temps le moment à partir duquel la décroissance radioactive a commencé à jouer seule et, par conséquent, de déterminer la date de la mort de l'échantillon. La méthode a été vérifiée avec une très bonne approximation sur des échantillons d'âge connu et en particulier pour des bandelettes de papyrus enveloppant des momies de la tombe de Sésostris en Egypte. Elle a permis de fixer à près de 11.000 ans d'âge des débris d'os calcinés découverts dans une grotte du département de l'Indre, à 16.000 ans environ celui de fragments de charbon de bois trouvés au voisinage de fresques préhistoriques dans la grotte de Lascaux en Dordogne.

LES RADIO-ISOTOPES, AUXILIAIRES DU CHIRURGIEN

L'UTILISATION des radio-isotopes au diagnostic doit être entièrement distinguée des applications précédentes. Il s'agit ici d'un emploi chez l'homme, et le choix des éléments radioactifs utilisés pose des problèmes délicats. Il est prudent de ne se servir que de radio-éléments dépourvus de toxicité, à vie courte et rapidement éliminés. Les radiations émises doivent être préférentiellement des rayons gamma, facilement décelés par des compteurs de Geiger placés sur la peau. Du point de vue pratique, les éléments les plus utilisés sont le radio-iode et le radio-sodium, accessoirement le radio-phosphore et le radio-fer.

La glande thyroïde est particulièrement avide d'iode, qu'elle métabolise pour l'élaboration des hormones sécrétées par la glande dans le sang. Cette avidité est fonction de l'état physiopathologique de la glande. La fixation par la thyroïde de l'iode radioactif administré par voie bucale est très accélérée chez les sujets dont l'activité thyroïdienne est exagérée, elle est retardée dans le cas contraire. Elle peut être mesurée par un compteur de Geiger.

L'administration d'iode radioactif constitue ainsi, à l'heure actuelle, un procédé de choix pour déterminer l'état fonctionnel de la glande thyroïdienne chez l'homme.

D'autres composés iodés sont également utilisés, en particulier la di-iodofluorescéine, qui est électivement fixée par les cellules tumorales et en particulier par les tumeurs du cerveau.

Chez l'individu normal le sodium du plasma diffuse très rapidement dans les liquides de l'organisme au travers de la paroi des capillaires. S'il existe un trouble circulatoire, et en particulier une modification de la perméabilité des capillaires, le ralentissement de la diffusion du sodium radioactif injecté peut être mesuré par le retard d'apparition de la radioactivité dans les tissus irrigués. Dans les affections des membres inférieurs l'étude comparée, au compteur de Geiger, de la perméabilité des vaisseaux sains et malades permet de délimiter les lésions et de fixer avec précision le niveau où il convient de pratiquer une amputation.

Le fer radioactif, marquant l'hémoglobine des globules rouges, est couramment utilisé pour déterminer le volume total du sang. Le phosphore radioactif peut être utilisé dans le même but. Il sert également à délimiter exactement les tumeurs cérébrales diffuses.

CONTRE LE CANCER : IODE, PHOSPHORE ET OR

JUSQU'ICI, pratiquement, trois radio-isotopes seulement ont été utilisés en thérapeutique sur une échelle importante : l'iode, le phosphore et l'or.

Comme nous l'avons vu, l'iode est concentré dans la thyroïde à un degré plus élevé que n'importe quel autre élément dans n'importe quel autre organe. L'iode radioactif, d'autre part, a une période de huit jours particulièrement convenable et émet des rayons bêta peu pénétrants absorbés en totalité dans les tissus à détruire, en même temps que des rayons gamma, sans grosse action biologique et permettant de définir extérieurement la localisation de l'élément. Il apparaît donc comme un agent idéal de traitement des affections de la thyroïde : hyperthyroïdies et cancers de la thyroïde. Pour ces derniers, la thérapeutique n'est efficace que si le cancer thyroïdien a conservé les propriétés de fixation de l'iode de la glande normale, ce qui n'est malheureusement le cas que pour 15 % environ des cancers thyroïdiens observés.

Dans l'hyperglobulie rouge le phosphore radioactif constitue le meilleur traitement actuel. Pour les leucémies chroniques, le radio-phosphore, comme le radio-iode, présente le gros avantage d'une administration très simple (le médicament est pris sous forme de solution en une fois) et met à l'abri du mal des rayons, parfois observé dans les traitements effectués avec les rayons X. Son efficacité est comparable à celle des irradiations totales par les rayons X. Le radio-phosphore a été aussi utilisé pour le traitement des cancers de la peau par applications externes.

Pour l'or radioactif, l'électivité de fixation est obtenue par l'utilisation de l'élément sous forme de solution colloïdale. Les fines particules d'or sont trop grosses pour pénétrer dans les capillaires et restent dans les tissus où elles ont été injectées. Il suffit donc d'introduire par injection la solution au sein de la tumeur à détruire pour que celle-ci soit convenablement et sélectivement irradiée.

Des procédés plus récents consistent à introduire des solutions de sels radioactifs, renfermées dans de petits ballonnets de caoutchouc, au sein des cavités naturelles (vessie, estomac) et à les maintenir *in situ* pour obtenir des irradiations localisées.

Nous n'avons jusqu'ici retenu que l'action des radio-éléments administrés par voie interne. On a, bien entendu, cherché à obtenir des éléments susceptibles de prendre, pour les irradiations externes, la place du radium : le radio-cobalt donne à ce point de vue presque entière satisfaction. Il a déjà permis d'envisager la réalisation de sources de volume réduit, ayant une intensité cent fois plus élevée que celle des plus grosses sources de rayons exceptionnellement utilisés dans certains de nos hôpitaux avant 1939.

Les facilités d'obtenir des radio-isotopes sont

RAND ROLE

Par le professeur L. BUGNARD
directeur de l'Institut national d'hygiène.

allées croissant depuis la fin de la guerre. Ce sont d'abord les piles américaines qui ont mis à la disposition des chercheurs du monde entier les radio-isotopes fabriqués. Dès 1949 la pile atomique anglaise et la pile atomique française du fort de Châtillon ont permis une utilisation plus étendue. Au cours des deux dernières années les chercheurs français de tous ordres ont utilisé quelques dizaines de curies d'isotopes radioactifs, bien loin des utilisateurs anglais et américains, pour lesquels la consommation annuelle a dépassé en 1951 plusieurs centaines de curies. En ce moment la pile française Zoe, de Châtillon, suffit pratiquement aux fournitures pour les recherches utilisant les radio-isotopes comme indicateurs. Pour les usages thérapeutiques nous sommes encore tributaires des piles anglaises, qui satisfont à la grande majorité de nos besoins, et, accessoirement, des piles américaines. La mise en œuvre prochaine de la deuxième pile française permettra d'assurer la totalité des besoins français et d'étendre, à notre tour, les livraisons à l'étranger. Il est donc certain que dès maintenant toutes les demandes de radio-isotopes peuvent être satisfaites. Mais ce dont nous manquons peut-être davantage, c'est de techniciens compétents pour l'utilisation des radio-isotopes sans danger pour les malades et pour les manipulateurs. Un gros effort pour la formation d'un personnel compétent a été fait par le Commissariat à l'Energie atomique, le Centre national de la recherche scientifique et l'Institut national d'hygiène. Il reste beaucoup à faire pour l'éducation des médecins utilisateurs, de leurs assistants techniques et du public.

L'AVENIR EST PROMETTEUR, MAIS LA PRUDENCE, NÉCESSAIRE

Il apparaît finalement que, malgré la multiplication du nombre des utilisateurs, les radio-isotopes n'en sont encore, pour leurs applications biologiques et médicales, qu'au début d'une ère de travail qui semble devoir être fructueuse. 75 % environ des radio-isotopes actuellement fabriqués dans les piles atomiques sont destinés à l'expérimentation biologique et à la thérapeutique. Des résultats très importants ont été obtenus dans le domaine de la recherche utilisant les radio-isotopes comme indicateurs, et les techniques de traceurs ont pris une place de choix dans les laboratoires de biologie. Bien des progrès sont en vue, spécialement dans les recherches sur le mécanisme de la multiplication cellulaire et de la cancérisation. Pour la thérapeutique, la voie est à peine ouverte. Les progrès seront fonction de la collaboration entre les spécialistes de la physique nucléaire, les biologistes et les médecins. Ces derniers, en particulier, devront compléter leur effort. De toute manière, les résultats encourageants déjà obtenus dans la thérapeutique d'affections bien délimitées font espérer un avenir prometteur.

Il est encore trop tôt pour essayer de préciser des limites et prévoir des possibilités accrues. Dans le domaine du cancer, spécialement intéressé, une appréciation correcte des résultats ne peut être obtenue qu'après de longues années. D'ici là il est indispensable de conserver un contrôle rigoureux de l'utilisation de médicaments nouveaux dont l'usage présente des dangers, facilement évitables certes, mais réels, pour le malade et pour les utilisateurs.

LE FESTIVAL D'ARRAS

PAR YVES GANDON

Jeanne Reinhart et Daniel Ceccaldi se sont taillé un beau succès dans « Inès Mendo », de Mérimée.

Dans le noble cadre du palais Saint-Vaast le IIe Festival d'art dramatique tend, cette année, à constituer une tradition qui fera — qui fait déjà — de la capitale de l'Artois une heureuse émule d'Avignon. La compagnie d'André Reybaz et Catherine Toth y donne, coup sur coup, l'*Inès Mendo,* de Prosper Mérimée, et *la Fille d'honneur,* de l'élisabéthain Philip Massinger, et, quelque critique qu'on soit autorisé à formuler sur ces deux œuvres aussi intéressantes qu'inégales, les efforts conjugués du metteur en scène et de sa troupe appellent un juste applaudissement.

Après *le Carrosse du saint sacrement,* mais avant *les Espagnols au Danemark,* cette *Inès Mendo,* écrite par un Mérimée de vingt ans, est peut-être la plus significative, la plus colorée sans excès de bariolage, la plus substantielle aussi du *Théâtre de Clara Gazul.* Féru d'hispanisme, grand admirateur de Lope de Vega et de Calderón de la Barca, c'est dans un cadre espagnol qu'il place tout naturellement ses premiers essais de théâtre. Ainsi lui est-il donné d'accorder toute licence à une imagination éprise d'ardeurs qui le charment sans cesser de le faire sourire. *Inès Mendo,* dans ses deux parties : *le Préjugé vaincu* et *le Triomphe du préjugé,* brave d'abord l'esprit bourgeois — nous dirions aujourd'hui « conformiste » — et le satisfait ; elle célèbre la passion et démontre sa futilité, le malentendu qui la gouverne. Si don Esteban de Mendoza, fils d'un grand d'Espagne, épouse, avec le consentement de son père, Inès Mendo, fille du bourreau, il aura fallu d'abord que ledit bourreau ait refusé de trancher le col de son futur gendre, coupable d'avoir tué un rival en duel, et ensuite que le roi gracie le condamné, anoblisse Mendo. Mais Inès n'a pas acquis pour autant les manières du grand monde ; elle sera vite supplantée par la duchesse de Montalvan, qui entraînera Esteban au Portugal. Le voilà traître à son roi, et Inès, désespérée, parle d'entrer au couvent.

Le dénouement romanesque et doucement ironique ne nous fait pas illusion. Mérimée se donne lui-même la comédie, mais il se la donne avec tant d'esprit qu'on ne cesse pas de sourire et que l'on ne s'ennuie pas un instant.

La mise en scène d'André Reybaz est surtout suggestive, c'est-à-dire qu'au minimum de moyens correspond le maximum d'effet. Il faut louer les pittoresques costumes de Catherine Toth. On aime aussi André Reybaz acteur, dans le rôle un peu égaré de don Esteban, et la fraîcheur d'Anouk Ferjac, et l'effervescence comique de Pierre Salas, et la rondeur de Pierre Leproux.

Le choix de *la Fille d'honneur,* de Philip Massinger, comme second spectacle du Festival, n'était pas, à mon sens, aussi indiqué. Non que ce dramaturge élisabéthain, cadet de Shakespeare de quelque vingt ans, manquât de force, ni d'adresse, ni de couleur. Il savait doser le plaisant et le tragique, et, s'il moralisait un peu plus que de raison, n'en renchérissait pas moins, à l'occasion, sur les violences et les rudesses de langage de ses prédécesseurs. Mais *la Fille d'honneur,* représentée après *Inès Mendo,* semblerait indiquer qu'André Reybaz se cantonnerait dans un seul registre.

On l'a cependant écouté, ainsi que toute sa troupe, avec plaisir, malgré certaines défaillances de diction, notamment celles de Robert Hébert, qui campe un Bertoldo de belle allure. Catherine Toth est une Camiola émouvante, et, abstraction faite d'un dénouement un peu confus, il n'est pas jusqu'à une étoile filante, tombée droit au milieu du ciel nocturne pendant la représentation, qui n'ait paru de bon augure pour l'avenir du Festival d'Arras.

Sur la plage du Touquet-Paris-Plage les amateurs de char à voile peuvent se livrer à leur sport favori. Il faut du vent, il y en a souvent.

Le cheval est à la mode. Il y a des « drags » chaque semaine, et les cavaliers en habits rouges sautent les obstacles dans la forêt.

Dans les jardins du Casino le commandant Antonio Haro-Oliva (Mexique) s'entraîne pour les Jeux olympiques avec l'épéiste français Pécheux.

Le prix des Ambassadeurs vient d'être décerné, et le lauréat, André Billy, s'entretient avec S. E. M. de Ouro-Preto, ambassadeur du Brésil.

Soirs du Touquet

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Les Anglais n'ont aucune raison valable pour fêter la prise de la Bastille, et ce doit être la raison pour laquelle ils délaissent Le Touquet pour le week-end du 14 juillet ! Que l'on se rassure pourtant, Le Touquet peut faire son plein avec les Parisiens, les industriels du Nord, sans compter les propriétaires de toutes les villas, qui « briquent » leurs maisons et leurs jardins.

Le prix des Ambassadeurs a été décerné le 12 juillet, au Casanova, à M. André Billy. S. E. M. de Ouro-Preto, ambassadeur du Brésil, et S. E. M. de Castro, ancien ambassadeur du Portugal, remirent au lauréat un chèque de 100.000 francs. L'an prochain ce prix — créé par notre confrère J.-P. Dorian — sera, dit-on, porté à un million.

La vie au Touquet est peut-être plus saine que dans bien d'autres stations balnéaires, car le sport n'y perd jamais ses droits ; on joue au sport, et le Club hippique du Touquet — dont M. Basquin s'occupe activement — organise chaque samedi des « drags » en forêt qui se terminent par une réception dansante. Le soir venu, c'est au casino de la Forêt que se retrouve la « gentry » de Paris, de Lille ou de Londres, et au Casanova Alec Siniavine vous fait danser avec sa musique « douce ».

M. Pouget, maire du Touquet, avec lequel je m'entretenais de sa jolie cité, a bien voulu reconnaître que Le Touquet souffrait de deux maux : le Westminster ne suffit pas à abriter la clientèle d'été et il est urgent de hâter les réparations de l'Hermitage... enfin, l'on ne saurait trop recommander aux pouvoirs publics de se pencher sur le problème des routes qui mènent au Touquet ; elles sont en mauvais état. Pitié pour nos pneus !

ROME, HOLLYWOOD EUROPÉ

Rome est devenue la plaque tournante du ci européen et même hollywoodien. Tous les ducteurs de films se donnent rendez-vous la Ville Eternelle, où ils disposent à la de merveilleux décors naturels et des st de Cinecittà.

Le bar de l'Excelsior, la via Sistina et les pla des studios évoquent une succursale italienn Fouquet's, et rien que dans *la Maison du si* le film actuellement réalisé par G. W. Pab colonie française compte trois acteurs de qua Jean Marais, Daniel Gélin et Frank Villard. « maison du silence » est un couvent de jésuit des pénitents s'efforcent de résoudre les probl moraux qui les accablent.

Les uns retrouveront la paix de leur d'autres (indomptables) repartiront vers leur dé sans le secours de la foi.

Ce très beau sujet n'empêche point certa scènes comiques, et deux comédiennes italie (Cosetta Greco et Rossina Podesta) apporten milieu de tant d'hommes la grâce de leur préseu de leur sourire.

Shakespeare sera très à la mode cet hiv Rome : Pierre Billon et Louis Ducreux prépa *le Marchand de Venise,* tandis qu'Orson W s'attaquera à *Jules César.* Trevor Howard inte tera ce film. Roberto Rossellini, après avoir photographier ses jumelles par tous les repo mondiaux, attend le complet rétablissement d'I Bergman pour commencer *Duo,* d'après l'œuvr Colette. Luciano Emer, le réalisateur d'*un Dima d'août,* prépare *Villa Borghèse,* un film en q sketches.

Ce ne sont là que quelques projets parmi d'autres, mais, on le voit, Rome est en pass devenir le Hollywood européen. — M. I.

LE FESTIVAL D

Si nous faisons abstraction des films franç américains, inédits encore en Suisse, mais s depuis plusieurs mois ici, l'intérêt du Fes de Locarno se limitait aux participations bl nique et italienne. Une exception toute mais elle est sensationnelle : nous avons é privilège de voir deux des dix-huit nouveaux co métrages de Walt Disney. Depuis longtemp critique était unanime à constater que les de animés de celui qui a imprimé au genre la ma de son génie se répétaient avec une monot inquiétante. Or voici qu'il a retrouvé comme miracle sa verve et sa fraîcheur d'inspiration, si en juge par un *Pluto* qui n'est pas indigne de meilleurs prédécesseurs et par *Lambert, le bêlant,* cousin éloigné de *Ferdinand le taureau,* fait preuve d'autant d'humour et de poésie celui-ci. Nous-même, en goûtant de nouveau plaisir sans mélange que nous avaient procuré au fois les *Silly Symphonies,* nous constatons que nou sommes nullement blasé et que les réserves que n avons faites à l'égard d'*Alice* et de *Cendrillon* ava bien pour cause la médiocrité relative de ces fi

A s'en rapporter au programme, la participa italienne était abondante et prestigieuse ; l'angl restreinte et modeste, souffrait en plus d'appar comme le reliquat de la sélection de Cannes (*Pl ô pays bien-aimé* et *Encore*), qui n'avait été moins que remarquable. A la surprise géné celle-là a comblé les espoirs qu'avait déçus cell *The Card* a été mal accueilli en Angleterre. A yeux de continentaux cette adaptation d'un ro d'Arnold Bennett constitue une peinture hum tique et attendrie, à la fois fidèle et mordante, d certaine société victorienne, assez voisine de qui se trouve dépeinte dans *Noblesse oblige.* moments le récit traîne un peu, mais chaque

h Wyler réalise actuellement « Vacances à Rome » et utilise les décors naturels de la Ville
le. Dans cette scène tournée en plein Forum, voici Gregory Peck et la jeune star Audrey Hepburn.

OCARNO

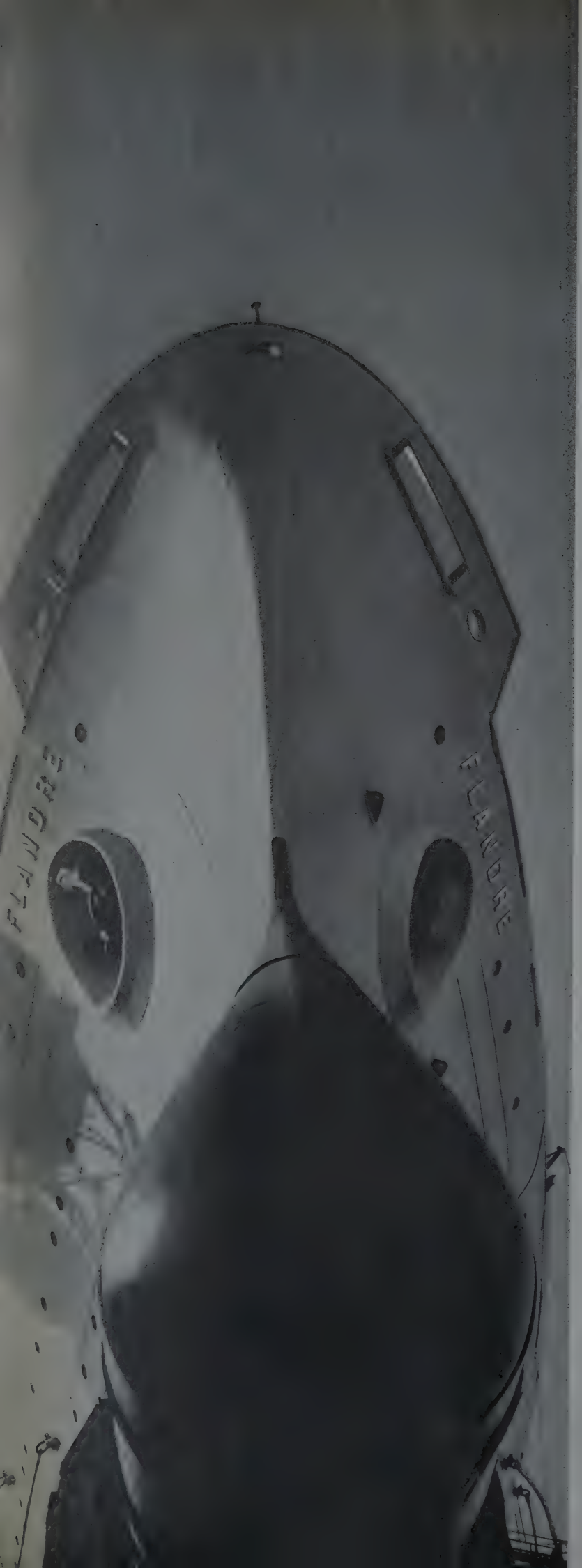
PAR DENIS MARION

situation et ceux qui ne sont pas nouveaux
u moins adroitement renouvelés. Si la réali-
fait honneur à Ronald Neame, il va sans
ue la saveur essentielle de l'œuvre tient dans
rétation d'Alec Guinness. Il ne s'y montre
inférieur à ce qu'il était dans *De l'or en*
et *l'Homme au complet blanc*. Ses dons pro-
de naturel et de comique en font un acteur
tonnant dans son genre que Fernandel dans
. Mais il a la supériorité de se montrer plus
t dans le choix de ses scénarios et d'incarner,
personne d'autre ne l'a fait depuis Chaplin,
difficile et le plus émouvant de tous les rôles :
u rêveur inadapté à la vie sociale et dont le
matériel, comme c'est le cas ici, conserve
tout un aspect ridicule.
(Hunted) se présente sous l'aspect peu
ieux de la millième version de l'histoire du
el traqué. La qualité de l'émotion à laquelle
nt n'en est que plus surprenante. L'anecdote
re part d'un postulat qui ne va pas sans
re en liant indissolublement les destins d'un
ier passionnel et d'un garçonnet fuyant ses
adoptifs qui le maltraitent. En dépit des
et du dialogue, qui respectent un strict
e, et d'un style, d'une pudeur et d'une réti-
outes britanniques, qui se refusent au symbo-
comme à l'emphase, le drame n'en devient
oins celui du crime et de l'innocence égale-
excommuniés par l'organisation de notre
et solidaires jusqu'à la mort dans leur refus
à une autre loi qu'à celle de la fidélité.
upérieur à ce que Charles Crichton avait
sur un thème voisin dans *A cor et à cri*,
evra son succès auprès du public à la présence
it Ecossais de six ans qui incarne le prota-
. Dans la longue liste des enfants mis en
vedette par l'écran, seuls Jackie Coogan et le fils du Voleur de bicyclette ont jamais fait preuve d'un naturel aussi pathétique. Il ne faudrait pas que l'apparence conventionnelle du sujet fît perdre de vue que *Rapt*, s'il n'égale pas *Brève Rencontre* et *Première Désillusion*, appartient à leur classe.

ANNA, d'Alberto Lattuada, avec Silvana Mangano, et *Bonjour, éléphant !* interprété mais non réalisé par Vittorio de Sica, ne méritent que d'être passés sous silence. *Rome, 11 heures* et *Trois Histoires interdites* prennent leur point de départ dans un fait divers survenu en janvier 1951 ; répondant à une annonce qui offrait une seule place de dactylo débutante, deux cents jeunes filles ont fait la queue pendant des heures dans une cage d'escalier qui a fini par s'effondrer sous leur poids. De Santis, dans *Rome, 11 heures*, a traité ce thème dans la manière néo-naturaliste, mais il a eu la singulière idée de faire appel à une pléiade de vedettes, de telle sorte que l'interprétation est en porte-à-faux avec le scénario ; en outre, on y retrouve plus les défauts de *Chasse tragique* et de *Riz amer* que leurs qualités. Quant à Genina, il prête à trois des accidentées des aventures de roman-feuilleton dans la pire tradition des magazines de confidences féminines. Mais n'oublions pas que ces films sont le laissé-pour-compte de la prestigieuse sélection italienne que nous avons admirée à Cannes.

Rossina Podesta, nouvelle pin-up du cinéma italien, se baigne dans le Tibre entre deux prises de vues de « la Maison du silence ».

Clichés Choura et Louis Dalmas.



LE RENOUVELLEMENT DE LA FLOTTE TRANSATLANTIQUE

LES PAQUEBOTS «FLANDRE» ET «ANTILLES»

SE CLASSENT ET TÊTE DES LINERS DE MOYEN TONNAGE

Les paquebots *Flandre* et *Antilles,* nouveaux liners de la Compagnie générale transatlantique, vont entrer en service sur l'Atlantique-Nord, le premier dans quelques jours, le second, à la fin de l'été. Ce double événement a été marqué au Havre par une série de visites officielles.

Avec ses 20.500 tonneaux de jauge brute le *Flandre,* lancé à Dunkerque le 31 octobre 1951, est le plus grand paquebot construit en France depuis la fin de la guerre. Il se classe aussitôt après le *Liberté,* l'*Ile-de-France* et le *Pasteur.* Sa vitesse, 22 nœuds à pleine charge, paraîtra modeste auprès des 35 nœuds de l'américain *United States.* Mais le *Flandre,* pas plus que sa sister-ship *Antilles,* n'a pas été conçu pour disputer le ruban bleu. Après la guerre, ainsi que l'a rappelé le président Jean Marie, il s'agissait essentiellement de reconstituer notre flotte afin de reprendre rang dans une compétition internationale où les Anglais, les Américains, les Français et les Italiens avaient les uns et les autres leur mot à dire, et l'on ignorait si elle ne se terminerait pas par la déroute définitive du paquebot au profit des avions stratosphériques. D'où la politique prudente de l'armement français, qui préféra porter son choix sur des navires de vitesse et de tonnage moyens, mais de bonne rentabilité, ce qui n'excluait aucunement un confort raffiné.

Les 22 nœuds du *Flandre* (les 25 nœuds ont été dépassés aux essais en mer) sont fournis par un appareil moteur de 36.000 CV, avec une consommation égale à celle du *De Grasse* pour une vitesse de 16 nœuds. C'est ainsi que se mesure concrètement le progrès technique. Les 35 nœuds du paquebot *United States* nécessitent l'emploi de 400.000 CV... et il faut loger ceux-ci.

Le président Jean Marie n'a pas craint d'évoquer la question toujours épineuse des subventions dont bénéficie la Compagnie générale transatlantique, qui est, comme on sait, une société d'économie mixte à participation majoritaire de l'Etat. La part des subventions dans le budget de la Transatlantique depuis qu'elle vit sous ce régime n'a pas excédé 2,80 %. La disparition totale des subventions serait pour la Transatlantique le meilleur argument en sa faveur.

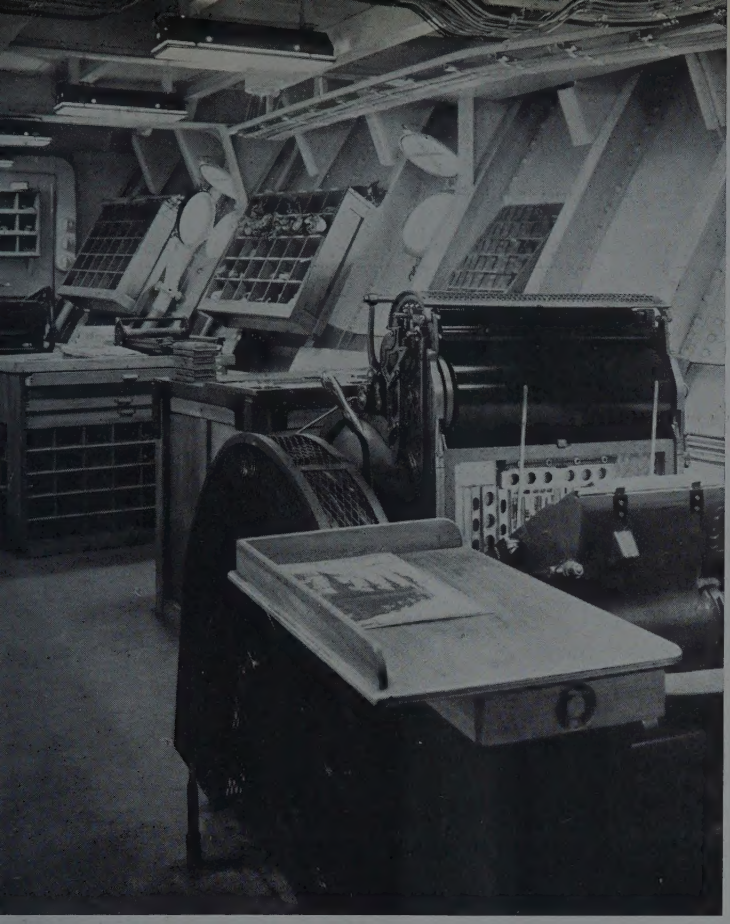
Mais se pose aussitôt un autre problème : celui des investissements de prestige, dont la rentabilité, pour n'être pas immédiate, n'est pas aussi douteuse que d'aucuns l'assurent. Le *Normandie,* en dépit de sa courte carrière, a beaucoup plaidé en faveur de l'armement français et de toutes les industries qui en dépendent.

La France ne s'est pas retirée définitivement de la course au ruban bleu. Nos bureaux d'études n'en sont encore qu'aux avant-projets... et il reste à trouver les quelque 20 milliards de francs que coûte un super-liner.

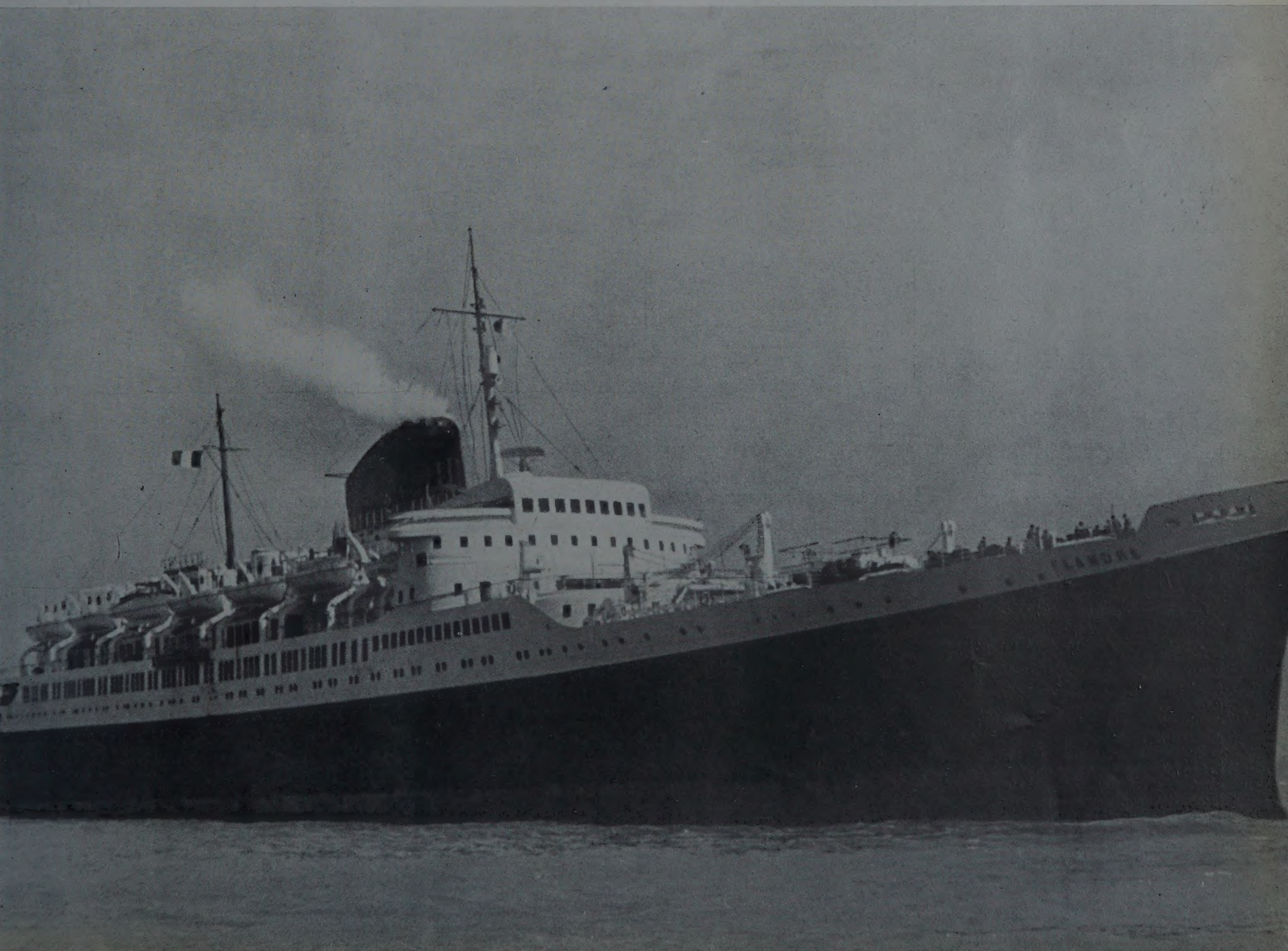
Le *Flandre* et les *Antilles,* qui ne sont pas soumis à cette servitude de la recherche de la plus grande vitesse, ont pu bénéficier d'un aménagement intérieur remarquablement harmonieux. La cuisine, l'ambiance de parfaite sécurité qui aide à la détente, la courtoisie traditionnelle des commissaires et de l'ensemble du personnel feront le reste. Les six jours de traversée entre le Havre et New York seront, à bord des deux navires, bien vite passés...

A l'issue du déjeuner qui avait réuni sur le *Flandre* les personnalités autour de M. André Morice, ministre des Travaux publics et des Transports, celui-ci a inauguré la nouvelle gare maritime du Havre. Détruite au cours de la guerre, l'ancienne gare avait une longueur de 575 mètres. La nouvelle, qui n'est pas encore achevée, s'étend déjà, après onze mois de travaux, sur 365 mètres, soit à peu près la moitié de ce que sera sa longueur totale. Le projet de reconstruction est dû à MM. Cassan et Boutet de Monvel, qui ont employé des procédés nouveaux et fait appel à la préfabrication. L'ensemble des travaux coûtera environ 2 milliards.

Quittant le Havre, le ministre s'est ensuite rendu à Rouen, où, en compagnie de M. André Marie, ministre de l'Education nationale, il a inauguré le pont Corneille, qui est le plus grand ouvrage d'art en acier soudé qui existe en Europe.



Le « Flandre » dispose — innovation curieuse — d'une imprimerie qui permet de confectionner un journal de bord. Au fumoir des première classe on reconnaît MM. Jean Marie, président de la Compagnie générale transatlantique (à droite) ; Lanier, secrétaire général (de dos) ; Raulin (de face) et (à gauche) le commandant Pierre Chupin, qui préside aux destinées du « Flandre ».



PETITES CHRONIQUES

1552 - 1952
METZ EST VILLE FRANÇAISE DEPUIS QUATRE CENTS ANS

Ce n'était assurément pas en cet équipage que S. M. Henri II fit, en 1552, son entrée dans la ville de Metz. Ici, le monarque, ou plutôt sa réincarnation, a d'ailleurs été surpris par le photographe après la reconstitution historique, à laquelle il participait... à cheval bien entendu.

Car Metz vient de fêter le quatrième centenaire de son rattachement à la France, et 380 figurants en costumes de l'époque ont évoqué l'entrée du roi dans la cité.

Plusieurs autres cérémonies ont marqué cet anniversaire. Dans une allocution prononcée à l'issue d'un banquet qui réunissait de nombreuses personnalités, M. Robert Schuman affirma la volonté de la France de contribuer de toutes ses forces à l'édification de l'Europe.

A LA MÉMOIRE D'UN HÉROS NORMAND

Sur l'initiative du président André Marie, maire de Barentin, la petite localité de la Seine-Inférieure vient d'inaugurer, en présence de MM. Gavini et Cornu, la statue d'un de ses fils, le commandant Duboc, qui fut un héros. Lieutenant de vaisseau sous les ordres de l'amiral Courbet, Duboc, trois jours après la bataille de Fou-Tchéou, en août 1884, détruisit, à la tête des embarcations du *Châteaurenault*, trente jonques chinoises qui barraient la rivière Min. Quelques mois plus tard, le 14 février 1885, il se signalait de nouveau en torpillant dans des conditions extrêmement difficiles et sous un feu violent le croiseur chinois *Yu Yen* dans la baie de Shee Poo. Le commandant Duboc mourut en 1935 sans avoir pu recevoir la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, qui allait lui être décernée. Ses concitoyens ont, à juste titre, tenu à perpétuer la mémoire du vaillant marin.

LES THÉOPHILIENS AU BRÉSIL

Le groupe du Théâtre médiéval de la Sorbonne, bien connu sous le nom des « Théophiliens » vient de partir pour le Brésil, où il est l'invité du théâtre universitaire de Rio-de-Janeiro et où il va, durant l'été, interpréter les pièces de son répertoire. Cette invitation est une flatteuse consécration de l'activité de cette troupe d'amateurs fondée en 1933 par l'éminent professeur à la Sorbonne, M. Gustave Cohen. On lui doit la révélation de nombre d'œuvres qui n'étaient guère jusque-là connues que de spécialistes. Il a comme metteur en scène l'excellent comédien René Clermont, lui-même théophilien de longue date.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'UNION EUROPÉENNE:

Richard Coudenhove-Kalergi, *J'ai choisi l'Europe,* avant-propos de Winston S. Churchill (Plon, 356 pages). « La résurrection de l'idée paneuropéenne s'identifie très étroitement avec la personnalité de Coudenhove-Kalergi », dit Churchill. Aussi cette autobiographie est-elle en même temps l'histoire du mouvement dont la création de l'Assemblée de Strasbourg fut l'aboutissement.

L'auteur a trouvé dans son origine et son enfance sa vocation internationale. Fils d'un diplomate autrichien et d'une mère japonaise — avec des ascendances byzantines, vénitiennes et nordiques — il voyait autour de la table familiale des Tchèques, des Hongrois, des Bavarois, des Russes, des Albanais, des Hindous. Son cosmopolitisme se développa au Theresianum de Vienne, image de cette mosaïque de nationalités qu'était l'Autriche-Hongrie. L'issue de la première guerre mondiale lui inspira sa campagne pour une fédération européenne, la Paneurope, en faveur de laquelle il lança un appel qui, en 1922, recueillit cinquante et une adhésions, « presque toutes d'originaux ou de fous ».

Il se met alors en quête d'un gouvernement ou d'un homme d'Etat qui prendrait l'initiative du rassemblement européen. Masaryk, pressenti, estime que l'idée est prématurée. A Paris, Herriot est le premier chef de gouvernement qui l'ait officiellement préconisée. « La boule de neige, en cinq ans, s'était faite avalanche » ; en 1929, Briand lance à Genève son appel à l'union européenne. Mais l'Angleterre fait la sourde oreille, et le succès électoral de Hitler tourne dans une autre direction les préoccupations des gouvernements. Condenhove-Kalergi essaie de joindre Hitler : le docteur Schacht l'en dissuade, mais le rassure : « Le Führer fera la Paneurope ! » Quant à Mussolini, il trouve l'idée « géométrique, logique, mais irréalisable ».

Avec l'O. N. U. et la création du Conseil de l'Europe, de nouvelles espérances sont permises. Comme le dit Churchill, « les conceptions du comte Kalergi peuvent être, dans la forme, prématurées ou impraticables ; l'élan, l'inspiration demeurent vrais ».

LA SECONDE GUERRE MONDIALE :

Omar N. Bradley, *Histoire d'un soldat,* traduite de l'américain par Boris Vian (Gallimard, 534 pages). Pour éviter de tomber dans le piège des justifications personnelles, le général Bradley s'est interdit de lire les autres ouvrages consacrés à la guerre ; on ne trouve donc sous sa plume ni polémiques ni mises au point : son livre est un véritable journal de campagne, d'une sobriété et d'une précision qui ne laissent place ni à la politique ni aux morceaux de bravoure. La densité même du récit le soustrait à l'analyse ; peut-être eût-on aimé voir le rôle des troupes françaises de la libération y tenir une plus large place, mais, telle qu'elle est, cette présentation des événements qui se sont déroulés depuis l'invasion jusqu'à l'armistice constitue un témoignage capital auquel les historiens de la guerre seront toujours obligés de recourir.

Elle nous fait revivre les heures dramatiques de la délivrance de Paris, les « folles semaines » de la trouée vers le Rhin, l'émulation — parfois orageuse — entre les Anglais et les Américains. Témoin ce coup de téléphone de Patton à Bradley le 23 mars 1945 : « Brad, dis au monde qu'on est en face (sur l'autre rive du Rhin). Je veux que le monde sache que la IIIe Armée a traversé avant même que Monty commence ! »

La rencontre de Bradley avec le maréchal Koniev est une scène d'humour : elle nous montre le grand chef soviétique faisant la grimace en voyant son interlocuteur américain indiquer au crayon sur la carte la ligne orientale sur laquelle les troupes américaines ont décidé de porter leur avance...

Albert Mousset.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Les sportifs catholiques à Strasbourg

La Fédération sportive de France a tenu à Strasbourg son championnat national de gymnastique et de musique.

Plus de 15.000 jeunes gens et jeunes filles participaient à cette imposante manifestation. Deux sociétés, « les Hirondelles de Villefranche » et « la Flèche de Bordeaux », ont été proclamées championnes de la F. S. F.

XIe Congrès international des syndicats chrétiens

La Confédération internationale des syndicats chrétiens a tenu à La Haye son XIe Congrès international. Le Congrès a émis plusieurs vœux concernant notamment la participation des travailleurs à la gestion de l'économie de la profession et de l'entreprise et condamnant la collectivisation des entreprises.

Distinctions

Au titre du ministère de l'Intérieur, le grade de chevalier de la Légion d'honneur a été décerné à LL. EExc. NN. SS. Martin, archevêque de Tours ; Perrin, évêque d'Arras ; Touzé, évêque auxiliaire de Paris.

LÉGION D'HONNEUR

Dans les récentes nominations nous avons relevé la promotion au grade de commandeur de M. Jean Baylot, préfet de police. La même distinction est venue récompenser la brillante conduite dans la résistance de M. Pierre-Bloch, ancien ministre, président-directeur général de la S. N. E. P. M. Ségalat, secrétaire général du gouvernement, a été promu officier.

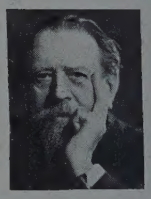
Mlle Flusin, déléguée générale du mouvement « Cœurs Vaillants », a été nommée « chevalier » au titre de l'Information.

UN COUSIN DE LA REINE D'ANGLETERRE SE MARIE

Fils de la princesse royale et par conséquent cousin de la reine Elizabeth, l'Honorable Gerald Lascelles a épousé, en l'église de Sainte-Marguerite à Londres, une actrice plus âgée que lui de quelques années, miss Angele Dowding, fille de lady Fox. Voici les mariés à leur sortie de l'église.

NÉCROLOGIE

Fortunat Strowski



Membre titulaire de l'Académie des sciences morales et politiques — où il avait succédé, en 1926, à Henry Joly — Fortunat Strowski, qui vient de disparaître, était âgé de quatre-vingt-six ans. Auteur de nombreux ouvrages littéraires — un *Saint François de Sales,* un *Montesquieu,* un *Tableau de la littérature française au XIXe siècle,* etc. — dont certains avaient été couronnés par l'Académie française, le défunt avait enseigné en Sorbonne et dans plusieurs universités étrangères.

Salomon Grumbach

Salomon Grumbach, qui est décédé dans une clinique de Neuilly où il avait subi une intervention chirurgicale, jouait depuis nombre d'années un rôle actif dans la vie politique française. Ancien membre du comité directeur du parti socialiste, il avait présidé les commissions des Affaires étrangères du Sénat et de l'Assemblée nationale.

David Weill

A l'âge de quatre-vingt un an David Weill est mort dans sa propriété de Neuilly. Avec lui disparaît un grand mécène. On peut dire qu'aucune œuvre artistique, scientifique ou philanthropique n'était indifférente à ce financier, qui était un des principaux dirigeants de la banque Lazard.

Dans le domaine artistique, vers lequel l'attiraient ses goûts et une culture étendue, il avait formé une magnifique collection, dont son exceptionnelle générosité allait enrichir le Louvre et les musées nationaux, qui lui doivent ainsi la possession de maints chefs-d'œuvre. Aussi fut-il à juste titre appelé à la présidence du conseil des musées nationaux. Vice-président fondateur de la Cité universitaire, citoyen d'honneur de Phalsbourg et de Saint-Quentin, membre de l'Institut, David Weill était grand-croix de la Légion d'honneur.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Un visionnaire

L'ART de Sarrade émeut par sa force profondément originale et par sa sensibilité de visionnaire. Et, bien qu'on n'y trouve aucune part d'influence, on ne peut s'empêcher de songer à ces deux autres visionnaires, génies entre les génies, Rembrandt et Goya.

Sarrade possède une technique riche, exubérante et raffinée quant aux harmonies de couleurs. Ses dessins à la gouache blanche, épaisse, et à l'encre de Chine sont d'un effet saisissant. Ses thèmes sont généralement empruntés au répertoire baroque : *l'Apocalypse, Faust, Walpurgis, Danse macabre, Dite, la Cathédrale engloutie...* Son naturalisme dans le surnaturel fait de Sarrade une artiste éprise de synthèse et de poésie. (Galerie Lucy Krohg.)

France Raphaël

A la même Galerie Lucy Krong une autre femme, France Raphaël, expose des sculptures et des dessins. Son art est plus traditionaliste, sans pour cela être dénué de personnalité. France Raphaël affirme, notamment dans ses sculptures, la force et le poids charnel d'un corps, et cela non au mépris de la ligne et de l'arabesque, car ses œuvres accusent toujours des formes harmonieuses.

L'art sacré et ses incertitudes

ALBERT Garreau (Galerie Saint-Placide) exécute des peintures religieuses et il faut l'en féliciter. Les artistes contemporains semblent alterner entre deux formules : les uns envisagent la peinture religieuse sous l'angle du style dit de Saint-Sulpice, alors que les autres se jettent dans l'abstraction totale. Hommage donc à ceux qui essaient de rendre à cet art sa forme vraiment sacrée.

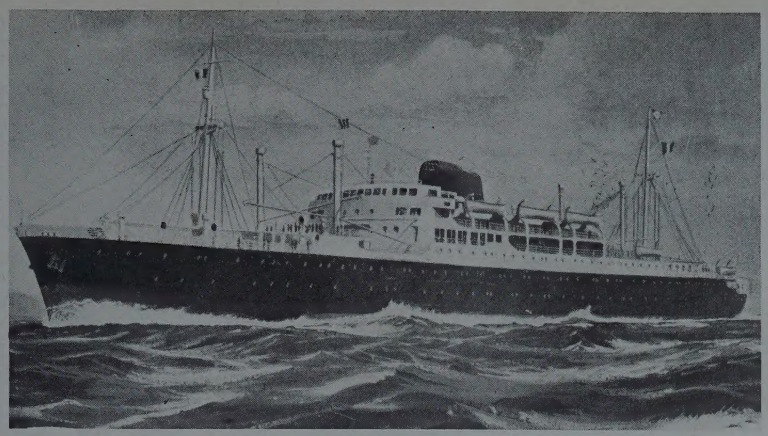
Cadiou et la passion de la réalité

CADIOU (Galerie Edouard Guérin) affirme sa passion pour la peinture dite « de la réalité ». Il exprime cette « vie silencieuse » des objets inanimés et pousse parfois le scrupule jusqu'à l'amusement du trompe-l'œil.

L'expressionnisme de Nakache

NAKACHE (librairie Edition Norberg) montre, parallèlement aux illustrations qu'il consacra au poème *le Clown égaré,* de Gérard Murail, des peintures dans lesquelles s'affirme son expressionnisme. Coloriste puissant, il possède une truculence dans la matière qui lui donne un style d'un lyrisme exalté à la fois poignant et poétique.

MAURICE SÉRULLAZ.



UN NOUVEAU PAQUEBOT, LE « JEAN-LABORDE », LANCÉ A BORDEAUX

TROIS lancements coup sur coup viennent d'affirmer à nouveau la complète renaissance de la marine marchande française et le bel effort accompli par la Compagnie des Messageries Maritimes : ceux du *Cambodge,* à Dunkerque, de l'*Irraouady,* à La Seyne, du *Jean-Laborde,* à Bordeaux.

Le baptême de ce dernier navire a revêtu un éclat tout particulier, aussi bien du fait des personnalités présentes — parmi lesquelles MM. Anduze-Faris, président des Messageries Maritimes ; Nepveu, président des Forges et Chantiers de la Gironde ; Chaban-Delmas, député-maire de Bordeaux ; l'amiral Lemonnier et Mgr Richaud, qui bénit le bâtiment — qu'en raison de l'excellente organisation des cérémonies.

Qu'il suffise de mentionner le nom du château Margaux, où M. Nepveu traita ses invités, et de signaler que ceux-ci arrivèrent à Bordeaux par un train spécial composé de wagons-lits.

L'importance du nouveau bâtiment justifiait l'éclat des fêtes. Le *Jean-Laborde* appartient, comme le *Ferdinand-de-Lesseps,* le *La Bourdonnais* et le *Pierre-Loti,* en achèvement à flot, à la série des paquebots mixtes destinés par la Compagnie des Messageries Maritimes à sa ligne de la côte orientale d'Afrique et de Madagascar. C'est un beau navire long de 150 mètres, d'une jauge brute de 10.000 tonneaux. Filant 17 nœuds, il transportera, outre 6.100 tonnes de marchandises, 492 passagers. Si le confort de ceux-ci a été l'objet de soins minutieux, les problèmes de sécurité ont été étudiés dans le moindre détail. Les cloisons étanches et les cloisons d'isolement permettraient de venir rapidement à bout d'une voie d'eau ou d'un début d'incendie. Une longue et belle carrière s'ouvre devant le *Jean-Laborde.*

PANORAMA RADIOPHONIQUE

LA Radiodiffusion fait une place de plus en plus importante aux concerts de disques. C'est ainsi que la *Symphonie en un mouvement,* de Samuel Barber, compositeur américain, est venue apporter en Europe un reflet de ses accents pittoresques et chaleureux, admirablement reproduits par l'Orchestre Philharmonic Symphony de New-York, placé sous la direction de Bruno Walter.

La fortune vient en chantant

EN ATTENDANT LA CHANCE est une émission qui se propose de faire prendre patience aux porteurs de billets de la Loterie nationale. Pendant le concert les résultats du tirage sont proclamés. Pour tromper l'attente des nombreux candidats à la fortune, ce ne sont évidemment pas des partitions ingrates que l'on joue, mais des mélodies endiablées. Entre deux chansons, quelques phrases documentaires soulignent l'aspect de la ville où a lieu le tirage et rafraîchissent ainsi les souvenirs géographiques des auditeurs !

Musique à retardement

LA vie des festivals est fort étrangement prolongée par les émissions différées ; tel concert qui a retenti à Versailles fut capté sur-le-champ et « libéré » quelques semaines plus tard. Sceaux, Clamart et Royaumont, qui ont été des centres artistiques, ont bénéficié de la même méthode. Des moments musicaux qui paraissaient autrefois insaisissables ont totalement perdu leur caractère fugace. Une lourde responsabilité pèse désormais sur les épaules des virtuoses, à la merci de la moindre défaillance que le public d'un soir pouvait pardonner, mais que les ondes reproduisent impitoyablement...

W.-L. LANDOWSKI.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Le concours international de Deauville

POINTE avancée du Bocage normand vers la mer, les vertes prairies de l'hôtel du Golf dominent la région de Deauville dans une atmosphère de fraîcheur et de limpidité. Elles furent récemment le lieu d'élection d'un brillant tournoi réunissant 176 chevaux et un bon nombre de participants français et étrangers. Dans ce cadre de gravure anglaise les habits rouges retrouvèrent un style d'extérieur apprécié. M. Calmon galopant Camélio IV, le bon jumper de Mme Villenave, remporta le Grand Prix, seul, sans faute, en 1' 51 4/5. Plusieurs récompenses s'inscrivent au palmarès de M. Boutté, très en verve sur Vif-Argent. Un nouveau crack, Cambridge, présenté par le chevalier de Selliers de Moranville (Belgique), fit sensation. Les « anglo » de M. Roland trouvèrent de nouveau à qui parler en la personne du commandant des Roches de Chassay, et M. Debled Florin sortit Ariel au mieux de leur intérêt commun. Du côté féminin Mlle de Laissardière enleva la Coupe nationale des dames après son barrage disputé ; Mme Lalonde, discrète et classique dans ses aides, fut particulièrement remarquée ; elle gagna le prix du Casino au troisième barrage. Enfin Mme Perrone (Italie), ex-Mlle Nathalie de Noailles, prit la tête de la Coupe internationale des dames : ses tracés impétueux semblaient des vestiges de charge de la « Maison du Roy ».

L'élevage normand fut aussi à l'honneur avec la génération des « E », ces quatre ans prometteurs de MM. Edmond Henry, de Carville, Vauvrecy, Dillée, etc.

Le gala des Ambassadeurs, donné le soir, restera dans le souvenir. Le comte du Pontavice de Heussey, président du Concours hippique, reçut à sa table les autorités et les concurrents français. Le colonel Fresson, vice-président, avait à ses côtés les étrangers, Mme Perrone, le chevalier et Mme de Selliers de Moranville, M. Beddington, Mme Rich, M. Rudy Smither et les officiers de l'équipe royale khmère. Propos divers, relais de l'esprit après l'effort sportif firent apprécier l'ambiance de luxe et de haute élégance qui sont la raison d'être de la Plage Fleurie. — TRÉ-HARDY.

Un saut fougueux de Cyrano, sur lequel Mme Perrone remporta la Coupe internationale des dames.

FINALE DE LA COUPE D'HIVER « LA VITTELLOISE »

La finale de la coupe de golf d'hiver « La Vittelloise » s'est jouée le dimanche 6 juillet sur les links du golf de Vittel en même temps que se jouait la coupe de l'Est.

En voici les résultats :

Finale de la Coupe d'Hiver « la Vittelloise » : score brut, : 1re Mme Andriveau, 2e Mme de Quérézieux ; 1er M. Herbin, 2e M. Turin. Score net : 1re Mme Nanterre, 2e Mme Andriveau ; 1er M. Noblet, 2e M. Herbin.

Coupe de l'Est: Prunevelle : M. Kœchlin, M. Liebelin ; Vittel : Mme Chavane, M. Herbin; Nancy : M. Elbel, M. Russel ; Reims : M. J. Longuet, Mme Andriveau.

Le **XXVe SALON INTERNATIONAL DE LA MACHINE AGRICOLE** aura lieu à Paris, au Parc des Expositions de la porte de Versailles, du 10 au 15 mars 1953.

La clôture des inscriptions est fixée, cette année, au 1er octobre 1952.

Rappelons que la nouvelle adresse de l'*Union des Exposants de Machines et d'Outillage agricoles,* organisatrice du SALON, est : 95, rue Saint-Lazare, PARIS (9e). Téléphone : TRI. 97-24.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Vente au palais de Justice, à Paris, le mercredi 30 juillet 1952, à 14 h. En un lot de **LA NUE PROPRIÉTÉ IMMEUBLE DE RAPPORT**

sis à Paris (2e arrt)

131, boul. de Sébastopol

Cont. 1.085 m. Rev. brut 1.770.000 fr. env. dont diverses locations en cours de revision ou de revalorisation.

MISE A PRIX : 8.000.000 de fr.

S'adresser à Mes **JALLES,** avoué à Paris, 36, rue des Petits-Champs, Lermoyez et Ambelouis, avoués à Paris ; Dufour et Lanquest, notaires à Paris.

AGRIFLAMME LANCE-FLAMMES AGRICOLE

BRULEUR A GRANDE PUISSANCE

fonctionnant au pétrole

POUR TOUTES APPLICATIONS AGRICOLES OU INDUSTRIELLES

DÉTRUIT les mauvaises herbes, les ronces, etc. Aseptise les terres, carbonise les détritus.

DÉCAPE, DÉGÈLE, DÉSINFECTE poulaillers, étables, bergeries, porcheries, etc.

ET POUR CENT AUTRES USAGES

Appareil complet, emballé, franco France continentale : **16.300** francs.

Autres modèles à 2 et à 4 brûleurs. - Notice G sur demande.

TECHNIQUES AGRICOLES MODERNES

9, rue Mazarine, PARIS-6e

DAN 83-38

LA PROVENCE

DE DONZÈRE A CITHARISTA

20 lithographies originales de
VIC-DAUMAS

sur un texte de
RENÉ BAUDOIN

20 EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL DES PAPETERIES JOHANNOT, NUMÉROTÉS DE I A XX	10.000 francs
100 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 100	5.000 —
ÉDITION NON NUMÉROTÉE	2.000 —

Adresser les souscriptions aux Éditions du Musagète, 38, rue Falguière, Paris-15e, et à « France-Illustration », 13, rue Saint-Georges, Paris.

VIENT DE PARAITRE

FAÏENCES DE MOUSTIERS

XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

par Henry-J. REYNAUD

LE PRÉSENT OUVRAGE EST TIRÉ A 2.150 EXEMPLAIRES ET VENDU PAR SOUSCRIPTION

150 EXEMPLAIRES DE LUXE	2.500 francs
500 EXEMPLAIRES Nos 1 A 500	2.000 —
1.500 EX. ÉDITION ORIGINALE, COUVERTURE CARTON	1.500 —

Adresser les souscriptions à Ed. Cherix, S. A., à Nyon, Suisse ; Librairie La Nef, 25, rue des Boulangers, Paris ; Laffitte, 156, La Canebière, Marseille ; « France-Illustration », 13, rue Saint-Georges, Paris.

PETITES INVENTIONS TECHNIQUES NOUVELLES

Pour le jardinier

Grâce à ce nouvel outil la destruction des mauvaises herbes tenaces peut être effectuée sans peine et à coup sûr. Il suffit d'enfoncer l'extrémité de l'outil près du pied de pissenlit ou de chiendent puis de presser une gâchette : quatre jets de produit « désherbant » atteignent les racines de la plante. Le réservoir de l'instrument permet de détruire 125 plantes sans recharge.

Pinceau à triple usage

Le prix élevé des brosses amène souvent les peintres amateurs à utiliser un unique pinceau.

On s'aperçoit à l'usage que celui-ci se révèle, suivant le cas, trop petit ou trop large.

Une firme américaine a résolu ce problème en réalisant la brosse à deux éléments mobiles que l'on voit ci-contre.

Ces deux éléments peuvent, à volonté, être montés séparément ou ensemble sur un même manche.

Les « soies » sont de matière plastique.

C. T.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

BRETAGNE

KERSAINT - PORTSALL
(Finistère)

HOTEL JAOUEN
Pension Septembre
800 Fr. par jour
Taxes et service compris
Cuisine soignée - Plage - Pêche

CÔTE D'AZUR

St-JEAN-CAP-FERRAT

Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice
Ttes les joies de l'été - Son site - Sa piscine - Sa plage.

SÉJOUR A MARSEILLE
LE LITTORAL, Résidence Hôtel, 129, bd Corderie, cham. lux. et app. 1-2 p. + bains-cuis., p. jour, sem. ou mois.

MAS DU MONT ALBAN

Point de vue unique
à 150 mètres au-dessus de la baie des Anges
HOSTELLERIE-RESTAURANT
Cuisine soignée - Grand jardin
Arrangement pour séjour
Moyenne Corniche à 3 km. du port de Nice
Téléphone 63-03

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale»

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.